This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

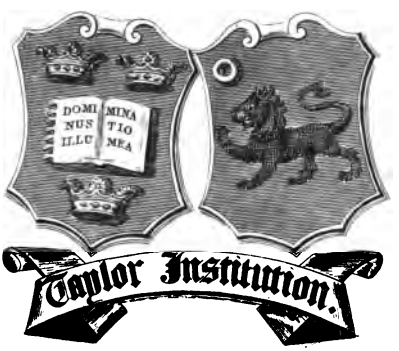
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

J 36. e. 2



Skizze

einer

Geschichte der Zigeuner,

ihrer Sitten und ihrer Sprache,

nebst

einem kleinen Wörterbuche dieser Sprache,

von

Michael von Kogalnitchan.

Aus dem Französischen übersetzt

und

mit Anmerkungen und Zusätzen begleitet

von

Fr. Casca.

Stuttgart.
J. F. Cast'sche Buchhandlung.
1840.

Vorwort.

Ueber die Zigeuner haben verschiedene deutsche Journale mehr oder weniger zuverlässige Nachrichten mitgetheilt. Die Details über ihr umherschweifendes Leben, ihre Sitten und Gebräuche fanden in neuerer Zeit viele Leser, während Gelehrte sich damit beschäftigten, dem Ursprung ihrer Sprache — als in Abstammung mit den Dialekten Hindostans verwandt — weiter nachzuforschen. In der Moldau, wo sich ungefähr hunderttausend Zigeuner aufhalten, und nach ihren Stammesgewohnheiten noch heutigen Tages leben, hatte ich, dort geboren und erzogen, vor vielen Andern die beste Gelegenheit die Sitten dieses Nomaden-Volkes zu beobachten, weßwegen ich auch Einiges Neue und Interessante von diesem ursprünglich indischen Volksstamm mitzutheilen mich entschloß. Zwar lag es anfangs in meiner Absicht, diese Blätter als Anhang dem gegenwärtig unter der Presse befindlichen Werke „Geschichte der Moldau und Walachei" beizufügen, allein da der hiefür bestimmte zweite Band jenes Werkes erst mit Ende dieses Jahres erscheint, und andere weit interessantere Gegenstände über moldauische Gesetzgebung, Handel, Gewerbe und Literatur deren Stelle einnehmen werden, so entschloß ich mich, diese Abhandlung besonders erscheinen zu lassen, ihr eine Sammlung aller bis jetzt bekannten Ausdrücke in der Zigeunersprache beizufügen, und

mein Urtheil über ihre Sprachregeln nach einem zu Erfurt im Jahr 1835 von dem Herrn Rath Grafsunder edirten Werke abzugeben.

Außer den Neuigkeiten über diese Völkerschaft, die ich zuerst veröffentliche und der Mittheilung derjenigen Gesetze, nach welchen man sie in der Moldau und Walachei behandelt, habe ich auch alle diejenigen Schriftsteller angeführt, welche bis jetzt über die Zigeuner etwas Vorzügliches geschrieben, in so fern ihre Berichte mit meinen eigenen Erfahrungen über die Gebräuche dieser Nomaden nicht in Widerspruch stehen.

Einige Fehler und vielleicht unwillkührlich eingeschlichene Irrthümer möge der geneigte Leser mir verzeihen, und hätte diese Skizze auch kein anderes Verdienst, so wird es wenigstens als ein Wort zu rechter Zeit gesprochen erscheinen, indem bereits einzelne Stimmen die Theilnahme Europa's für diese Unglücklichen erweckten, die — leider — vielleicht spurlos wieder verschwindet. Aber so sind einmal die Europäer! sie bilden philantropische Vereine zu Abschaffung der Sklaverei in Amerika, während viermalhunderttausend Zigeuner im eigenen Schooße Europens noch unter dem Sklavenjoche seufzen, und andere zweimalhunderttausende in finsterer Unwissenheit und Barbarei dahin leben, ohne daß auch nur irgend Jemand bemüht wäre, dieses gesammte Volk zu civilisiren.

Berlin, den 1. August 1837.

Erſter Abſchnitt.

Geſchichte und Sitten der Zigeuner.*)

Ueber die Zigeuner, als einer auf dem ganzen Continente, gleichwie die Juden**), unter allen Völkern verbreiteten Nation, haben mehrere Schriftſteller und Reiſende geſchrieben, die meiſten derſelben haben aber in Betreff ihres Urſprungs und ihrer Sitten nur falſche oder oberflächliche Nachrichten mitgetheilt. Die Einen, ſich ſtützend auf die eigenen Ausſagen der Zigeuner und auf eine Stelle im Herodot, welcher ſagt, daß er an der Küſte des Pontus Euxinus (dem ſchwarzen Meere) eine Colonie Egyptier angetroffen hätte, behaupten, die Zigeuner ſeyen Unterthanen

*) In der Moldau und Walachei, dem eigentlichen Vaterlande dieſer Vagabunden, die man in Frankreich **Bohémiens** nennt, heißen ſie auf romaniſch oder walachiſch **Cigani**, woraus man das franzöſiſche Wort **Cigains** bildete, eine Benennung, die bezeichnender iſt, als das Wort **Bohémien**.

**) So unpaſſend es auch erſcheint, die Juden mit den Zigeunern zu vergleichen, ſo iſt doch der Fall in Rückſicht auf die entferntere Urſache, ziemlich einerlei. Wie der Zigeuner, auf gleiche Weiſe lebt auch der Jude, beinahe in allen Ländern der bekannten Erde zerſtreut und behält unter jener Zone die Gewohnheiten bei, durch die ſich ſchon ſeine Ur-

des Königs Sesostris *) gewesen, welche sich nach Entdeckung der Verschwörung des Danaus eine Freistätte an den Küsten des schwarzen Meeres gesucht hätten. Andere hingegen, welche die Zigeuner ganz bestimmt für Egyptier halten, unterstellen ihrem Erscheinen in Europa eine andere Ursache, indem sie solche für Christen ansehen, die im siebenten Jahrhunderte, von heidnischen Völkern gedrängt,

---

väter auszeichneten. Jedoch ist der Grund hievon ein ganz anderer als beim Zigeuner. Die Kette, die ihn unter jedem andersgläubigen Volke an die Gewohnheiten seiner Väter fesselt, ist zunächst seine angestammte eigenthümliche Religion. Diese mit urkundlichen bleibenden Satzungen überladen, leitet ihn nicht nur zu allen Zeiten und überall an eben dem Gängelbande, wie seine Stammgenossen anderwärts, sondern schirmt ihn auch durch den Geist ihrer Vorschriften gegen jede Vermischung mit einem fremden Volke. Seine Religion überhaupt ist es, die ihn nur allzuhäufig von Andersgläubigen in den Kreis seiner Nation und jüdischer Muster zurückzieht, so daß er nicht frei genug ist, irgend anderswo auszuarten. Indessen hat man doch längst beobachtet, daß die feste Beharrlichkeit der Juden nicht bloß in Religionsangelegenheiten überhaupt, sondern selbst bei unwesentlichen Nebendingen sich offenbare, in Dingen, deren Wurzel sich in ihrer orientalischen Abstammung verliere. Und dieß scheint in der That auch bei dem Zigeuner der Grund zu seyn, der uns die Dauer seiner Sitten erklärlich macht. Neben diesem läßt sich aber eine zweite noch mächtigere Ursache, seiner Beharrlichkeit aus den Umständen erklären, unter denen der Zigeuner bisher gelebt hat. (Anmerk. d. Uebers.)

*) Sesostris, ein berühmter Herrscher Egyptens, soll um die Jahre 1216 bis 1257 vor Christo gelebt haben. Herodot erzählt im II. Band seiner Geschichte über Egypten, Cap. 102 und 103, Sesostris sey, nach Aussage der Priester, zuerst mit langen Schiffen vom arabischen Meerbusen ausgefahren, und habe die Küstenbewohner längs dem Erithräischen Meere sich unterworfen, bis er endlich im Weiterschiffen in ein Gewässer kam, das wegen seiner Seichte nicht mehr zu passiren war. Als er nun von da zurück nach Egypten kam, zog er laut Aussage der Priester mit vielem Kriegsvolk durch das Festland und unterwarf jedes Volk, das ihm feindlich in den Weg trat, bis er endlich aus Asien nach Europa hinübergedrungen, die Scythen und Thrazier sich unterwarf. (Anmerk. d. Uebers.)

lieber ihr Vaterland Egypten verlassen, als ihre Religion hätten abschwören wollen. Auch ein Engländer, M. Samuel Roberts, hat neulich ein Buch über die Zigeuner geschrieben, betitelt: „The Gypsies: their origin, continuance and destination, as clearly foretold in the prophecies of Jsaiah, Jeremiah and Ezekiel," und wie schon der Titel besagt, aus Briefstellen überzeugend nachweisen wollen, daß die Zigeuner von den alten Egyptiern abstammen, deren Zerstreuung und Unglücksfälle schon durch die Propheten vorhergesagt worden seyen. Diese Ansicht Samuel Roberts ist ganz originell, aber zum Unglück weit von der Wahrheit entfernt.

Wieder andere Schriftsteller gaben diesen Vagabunden auch wieder ein anderes Vaterland, indem einige sie bald für ehemalige Bewohner der Stadt Singara in Mesopotamien, bald für Auswanderer aus Cilicien, für Nubier, Ethiopier, Mauren, auch für armenische Manichäer halten. Endlich behaupten Andere und zwar mit mehr Grund, daß die Zigeuner eine Völkerschaft aus Hindostan seyen. Dieser letztern, heutzutage allgemein angenommenen Meinung ist auch der gelehrte Schriftsteller Grellmann, welcher einen 1783 zu Dessau und Leipzig gedruckt erschienenen historischen Versuch unter dem Titel: „die Zigeuner, ein historischer Versuch über die Lebensart und Verfassung dieses Volkes" herausgab. Der ungarische Historiograph J. A. Feßler, so wie Malte-Brun sind gleicher Ansicht. Ehe ich aber Weiteres über den Ursprung dieses Volkes mittheile, will ich die verschiedenen Namen aufzählen, die ihm von verschiedenen Nationen beigelegt werden. Die Franzosen nennen sie Bohémiens, wahrscheinlich, weil sie zu ihnen aus Böhmen einwanderten, die Engländer Gypsies, die Deutschen Zigeuner, die Italiener Zingari oder Zingani, die Spanier Gitanos, die Neugriechen Κατσίβελοι, die Polen Zigani, die Ungarn Pharao Nemsetség, oder Abkömmlinge Pharaons, die Russen Tziganes, die Türken Tschinghené, die Holländer Heyden, die Dänen und

die Schweden Tartaren, die Mauren und Araber Charami oder Räuber, die Bewohner der kleinen Bucharei Djaii, die Romanier oder Moldauer und Walachen Çigani, woraus sie (wie schon oben erwähnt), das französische Wort Cigains formirten.

Mit Ausnahme der Ungarn, Spanier, Engländer und Franzosen, die sie ebenfalls auch manchmal Egyptiens nennen, legen ihnen demnach die meisten andern Nationen einen Namen bei, der mehr oder weniger dem Worte Tschingan nachgebildet ist, eine Benennung, mit der sie ursprünglich bezeichnet worden zu seyn scheinen. Die Zigeuner selbst aber nennen sich in ihrer Sprache Romnitschel, d. h. (Sohn des Weibs) oder Rome (Männer).

Wenn übrigens die Zigeuner zuerst auf europäischem Boden erschienen sind, kann mit Sicherheit wohl nicht nachgewiesen werden. Bisher glaubten die Geschichtsforscher, daß sie sich auf unserem Continente erst im fünfzehnten Jahrhundert, und nicht vor 1417 gezeigt hätten. Feßler giebt in seiner Geschichte von Ungarn über ihren Ursprung folgende mit Grellmann übereinstimmende Notiz: „Zur Zeit, als der mächtige und gefürchtete Timurbeg oder Tamerlan, unter dem Vorwande, den Götzendienst auszurotten (im Jahre 1399), die nordöstlichen Gegenden am Indus überzog und die Bahn seiner Siege mit Blut bezeichnete, nahm ein wildes Volk von Seeräubern, die sich Tschingans nannten und die Provinz Guzurate, vorzüglich aber die Umgegend von Tatta bewohnten, vor ihm die Flucht und verließ Indien. Dieses Volk, angesehen und beiläufig 500,000 Köpfe stark, nannte sich nach der Mundart von Guzurate Rome oder Männer, wegen ihrer braunen Hautfarbe aber wurden sie auch Kola oder Schwarze, und von ihrem alten Wohnsitze am Sind Sinte genannt; auf ihrer Wanderung durch Persien aber legte man ihnen den Namen Sisesch Hindu oder schwarze Indier bei.

Wie und auf welche Weise sich aber diese Zigeunerhorden während den ersten neunzehn Jahren ihrer Auswan-

derung, von 1399 bis zum Jahre 1417, in dem westlichen Asien, später im nördlichen Afrika, und zuletzt im mittäglichen Europa verbreiteten, ist zur Zeit noch nicht genügend aufgeklärt. Alles, was wir mit Bestimmtheit wissen, besteht darin, daß sich einige Haufen dieses Nomadenvolkes im siebenzehnten Regierungsjahre Alexanders des Guten, Fürsten der Moldau (1417), in dieser Provinz, so wie in Ungarn und in Deutschland an den Küsten der Nordsee zeigten. Man muß daher das Jahr 1417 als den Zeitpunkt ihrer ersten Erscheinung in Europa festhalten, wenn auch gleich aus einigen Daten ersichtlich ist, daß Zigeuner schon zwei Jahrhunderte früher in diesem Welttheile bekannt geworden waren. So z. B. hat J. P. Ludwig in seinen Reliqu. Manuscriptorum T. XI, pag. 301. einer anonymen Chronik erwähnt, woraus hervorgeht, daß schon im Jahre 1250 unter den verschiedenen Völkerschaften Bela II., Königs von Ungarn, ein Volksstamm bekannt gewesen sey, der sich Gingari oder Cingari nannte. Diese und einige andere Angaben älterer Chroniſten beweisen uns, daß man in früheſten Zeiten Abkömmlinge der Hindu in Europa findet, und daß daher die genauere Bestimmung der Periode ihrer Einwanderung in diesem Welttheil wohl stets ein unauflösbares Räthsel für den Geschichtsforscher bleiben dürfte.*)

*) Wenn man übrigens der älteſten Sage der Geſchichtſchreiber und der eigenen Tradition dieſes ſonderbaren Volkes glauben darf, ſo war ihr Stammland Aegypſos, und eine Stelle Ovids, der bekanntlich an die Mündungen der Donau verbannt war, weiſt hier im Delta des Iſter die Stadt und das Land Aegypſos; Skylax aber an derſelben Stelle Aegyptos nach. Ob nun in der Vorzeit eine egyptiſche Colonie oder eine vertriebene Kaſte daſelbſt angeſiedelt geweſen, iſt bis jetzt noch nicht ermittelt, obſchon die Geſchichte mehr als einer Vertreibung erwähnt. Genug, an der Donau finden wir ſchon in früheſter Zeit ein Klein-Egypten, und auf Egypten berufen ſich alle Zigeuner aller Gegenden. Sie wurden auch ſchon zu Herodots Zeiten als ein unterjochter, von den Scythen bedrängter nomadiſcher Volksſtamm geſchildert. Nehmen wir nun an, was die Sagen dieſer Nation aufſtellen, daß ſie von Egypten

Die sichersten Beweise für die Abkunft der Zigeuner aus Indien glauben wir ganz besonders in ihrer Sprache und ihren Sitten zu finden, obwohl jene mit Wörtern des Sanscrit, wie mit der bengalischen, hindostanischen, moldauischen und malabarischen Mundart ungemein vermengt ist. Zu Begründung meiner Behauptung führe ich hier an, was der gelehrte Grellmann in den Wiener-Anzeigen hierüber hat einrücken lassen. Er sagt nämlich: In der Mitte des achtzehnten Jahrhunderts ließ sich Heinrich Vali, ein ungarischer Priester, welcher auf der Universität Leyden studirte, von drei, gleichzeitig daselbst ihrer Studien wegen befindlichen Malabaren einige Tausend malabarische Wörter diktiren, weil er bemerkte, daß ihre Sprache viele Aehnlichkeit mit der Mundart ungarischer Zigeuner hatte. Nach Ungarn zurückgekehrt, fand er auch wirklich, daß die Zigeuner diese Wörter verstanden. Die jungen Malabaren erzählten ihm übrigens noch, es finde sich auf ihrer Insel eine Provinz,

---

ausgewandert seyen, daß sie einst ein Stammland, eine Stadt, eigene Woiwoden gehabt haben, so ist sehr viel erklärt. Sie brachen um das Jahr 600 nach Christi in Europa ein; gerade das ist aber die Zeit, wo die Slaven an den Donau-Mündungen mächtig wurden. Daß sie ein Nomadenvolk waren, ist außer Zweifel, denn das Nomadenleben ist ihnen zur zweiten Natur geworden. So weit jedoch die Geschichte reicht, hören wir von einem Volke reden, das sich egyptischer Abkunft rühmt, ohne Gesetze lebt, unter gebildeten Völkern umherirrt, sich mit Zauberei, Wahrsagerkunst, Schmiederei, Musik, Diebstahl und Räuberei abgiebt; dessen Weiber sich scham- und straflos preisgeben, und überall, wo sie hinkommen, als Abschaum der Menschheit verfolgt werden. Sie sind in allen civilisirten Ländern zu finden und haben sich sogar nach dem spanischen Amerika den Weg zu bahnen gewußt, und überall, wo wir sie finden, treiben sie dieselben Geschäfte, erdulden dieselbe Verachtung, sind feil zu Allem, und ein gräulicher Abschaum der Menschheit, so sehr: daß ihr Name überall als Schimpfwort gilt. Dessen ungeachtet ist der Zigeuner wieder so interessant, daß man sich immer wieder aufs Neue angezogen fühlt, ihm seine Aufmerksamkeit zuzuwenden. (Zusatz des Uebersetzers.)

welche man Czigania*) nenne. Der Beweis, daß die Zigeunersprache indischen Ursprungs sey, wird sich aber noch deutlicher herstellen, wenn wir eine Sammlung zigeunerischer Wörter in Vergleichung mit den verschiedenen Dialekten Hindostans zusammenstellen; zunächst aber wollen wir versuchen, ob uns nicht auch ihre Sitten darauf hinleiten können, aus welchem Theile Indiens sie zu uns gekommen seyn mögen. Daß die Seeräuber, welche unter dem Namen Tschingans von Tamerlan aus ihren Sitzen vertrieben wurden, die Stammväter unserer heutigen Zigeuner seyen, ist wohl kaum glaublich, denn jene müßten, wie alle Seeräuber, ein kühnes, muthiges Volk seyn, während dieses das feigste Volk auf dem Erdboden ist. Doktor Richardson behauptet, sie in Indien in der Kaste Bazigurs, einer Art Spielleute, gefunden zu haben. Wollte man sie aber — sagt derselbe — unter den kleineren Kasten Hindostans aufsuchen, so würde ihnen keine ähnlicher seyn, als die Soudras, auch Correwas genannt, ein wandernder Volksstamm, der ohne feste Wohnsitze, unter Zelten lebend, sich hauptsächlich mit Korbmachen und Kesselflicken nährt, während ihre Weiber viel Geld mit Wahrsagereien*) verdienen. Diese Lebensweise weicht auch um kein Haar von der unserer Zigeuner ab.

In Rücksicht auf die Ankunft der Zigeuner in Europa behaupten alle Chronisten übereinstimmend, daß dieß Volk zuerst in der Moldau erschienen sey; um aber aus Indien nach Europa zu kommen, mußte man vorerst das schwarze Meer durchziehen, und bis dahin erstreckten sich also damals die Grenzen der Moldau. Wie schon oben erwähnt, kamen die ersten Zigeunerhorden unter Alexander dem Gu-

---

*) Die preußische Staatszeitung vom 30. April 1836 wiederholt dieses Geschichtchen.

*) Valentyn. Old and Nieuw Ostindien, cité par Malte-Brun, tom. 6. pag. 271.

ten, zur Zeit seines neunzehnten Regierungsjahres (1417), in der Moldau an, verbreiteten sich von da nach der Walachei, Siebenbürgen, Ungarn und den übrigen Ländern Europa's. Die herrschende Neigung damaliger Zeit zu geheimen Künsten benützend, behaupteten sie, aus Egypten abzustammen und wurden deßwegen von den Ungarn Abkömmlinge Pharaons genannt, von den Franzosen, Engländern und Spaniern aber Egyptiens, Gypsies und Gitanos. Fremd jedem eigenen gottesdienstlichen Cultus, machten sie den im Lande üblichen ohne Umstände mit und wußten sich so an Orten, wo sie eben eindringen wollten, um so leichter überall gesellige Duldung zu verschaffen.

Im nämlichen Jahre ihrer Ankunft in der Moldau (1417), zeigten sie sich auch in Deutschland, an den Küstenländern der Nordsee, und 1418, fünfzehn Monate nach dem Schlusse des Conciliums zu Constanz, drangen sie bis in die Schweiz vor. Johannes von Müller gedenkt derselben in seiner Geschichte der Schweiz mit folgenden Worten:

„Eine beträchtliche Horde einer ganz unbekannten Na„tion, braun von Farbe, fremden Aussehens, schlecht „gekleidet und mit Päßen von geistlicher und weltli„cher Obrigkeit versehen, erschien plötzlich vor den „Thoren der Stadt Zürich; ihr Anführer nannte sich „Michel, Herzog von Egypten, und seine Gefährten „hieß man Cingari oder Czigani."

Vier Jahre später (1422) erschien ein anderer Anführer, der sich gleichfalls Herzog nannte und aus Egypten zu kommen vorgab, mit Namen Andrä, in Gesellschaft seiner Bande vor Bologna, während ein zweiter Bandenführer vor Basel erschien.

Nach dem schweizerischen Chronisten Stumpf belief sich die Zahl der damals in die Schweiz eingedrungenen Zigeuner gegen 14,000. Obwohl vorgeblich aus Egypten, kamen sie doch in der That zunächst aus Ungarn, wohin

sie von der Moldau gelangten, aber in dieser und der Walachei blieb eine sehr beträchtliche Masse von Zigeunern zurück. Einzelne Stämme dieser ungarischen Zigeuner giengen, nachdem sie Deutschland durchstreift hatten, nach Frankreich, England und Spanien.

Um welche Zeit sie eigentlich zuerst in Frankreich erschienen, ist zwar nicht genau bekannt, allein wie Pasquier in seinen „Recherches de la France“ behauptet, so haben sie sich am 17. August 1427 in der Umgegend von Paris gezeigt. Sie gaben sich, nach einigen alten Chronisten, für Bewohner von Nieder-Egypten aus, die durch die Sarazenen zum Abfall vom Christenthum gezwungen worden wären; wieder erobert von den Christen hätte man sie aber nach Rom geschleppt, wo ihnen der Pabst nach Bekenntniß ihrer Schuld wegen ihres Abfalls, die Buße auferlegt, in den nächstfolgenden sieben Jahren unstät umher zu irren und während dieser ganzen Zeit auf der nackten Erde zu schlafen. Ja, sie behaupteten sogar, vom Pabst und dem Kaiser Sigismund eigene Indult-Briefe zu besitzen, nach denen sie über die ganze Zeit ihrer Wanderschaft ungestraft in Städten und Dörfern zu stehlen berechtigt wären. Die Franzosen nannten sie damals penanciers oder penitenciers, d. h. Büßende. Ueberall führten diese Zigeuner, wo sie hinkamen, ein Nomadenleben, siedelten sich unter Zelten oder in Erdhöhlen in der Nähe bewohnter Ortschaften an, unterhielten die Vornehmen und das Volk durch Musik und ihre lasciven orientalischen Tänze, beschäftigten sich mit kleinen Eisen-Schmidarbeiten, trieben Vieh-, namentlich Pferdehandel und versuchten manchmal auch mit Goldwaschen an den Flüssen ihr Leben zu fristen. Obschon König Franz I. befahl, sie nirgends im Lande zu dulden und in den Jahren 1561 und 1612 allen Polizei-Behörden aufgetragen wurde, überall, wo man sie finde, festzunehmen, und auch gegenwärtig jeder Vagabund aufgegriffen wird, so giebt es doch noch jetzt Zigeuner in Frankreich, besonders im Elsaß, in Lothringen und zu Nimes, wo nach Angabe eines neueren

Schriftstellers*) die Besucher der pont du Gard, sich noch vor Kurzem das Vergnügen verschaffen konnten, eine Bande Zigeuner am Fuße des nahe liegenden Berges in eben derselben Felsenhöhle wohnen zu sehen, von der aus die bekannten Nymphen Carl XI. Schachteln mit Confekt überreicht haben sollen.

Im Monat August und September, um die Zeit des St. Rochus und St. Michael-Festes, sieht man diese Halbwilden, gleich verlassenen Kindern der Vorsehung, zu Nimes anlangen, theils aufgepackt auf elenden Karren, von Maulesseln gezogen, theils Esel und junge Maulthiere vor sich hertreibend, welche sie auf den Jahrmärkten zu verkaufen suchen. Sie schlafen unter freiem Himmel, gewöhnlich unter den Brücken. Ihr Hauptquartier zu Nimes ist der sogenannte Cadreau (in der Bauernsprache lou Cadaraou genannt), ein Brückchen über einen von den Hügeln sich herabziehenden Hohlweg, der zugleich als Fahrweg benützt wird. Dort sieht man sie halb nackt, voll Schmutz auf Stroh oder alten Lumpen lagern und das Fleisch von Hunden und Katzen verzehren, die sie auf ihren nächtlichen Streifzügen eingefangen haben. An den Markttagen sind sie abwechslungsweise theils Handelsleute und Pferdemäkler, theils Bettler und Possenreißer. Ihre jungen Mädchen, mit großen braunen, frechen Augen, kupferfarbenem Gesichte, bloßen Füßen und einem kurzen, meist nur bis an die Kniee reichenden, zerfetzten Röckchen, tanzen vor den sie umstehenden Volkshaufen und begleiten ihre Tänze mit einem, den Castagnetten ähnlichen, lärmenden Takte ihres Kinns. Diese Geschöpfe, worunter einige kaum sechszehn Jahre alt sind, kennen weder Scham noch Zucht. In der Verdorbenheit geboren und aufgewachsen, sind sie meist schon verblüht, ehe

*) M. Nisard, Description de Nimes, dans l'histoire et la description des principales villes de l'Europe publie par le libraire Desenne, à Paris.

ſie mannbar geworden. Ihre Sprache iſt ein verdorben ſpaniſch. Im Winter verſchwinden ſie eben ſo plötzlich, als ſie ankommen, ohne daß auch nur irgend wer anzugeben vermag, wohin ſie ſich wenden, oder woher ſie gekommen.

Von Frankreich aus drangen die Zigeuner einerſeits nach Spanien, wo ſie ſich beſonders zahlreich in dem Königreich Murcia und den Umgebungen von Cordova, Cadix und Ronda niederließen, anderſeits über den Canal nach England, wo ſie wie früher, ſo noch jetzt, unter einem eigenen Oberhaupte ſtehen, das man den Zigeunerkönig nennt. Unter Heinrich VIII., im Jahre 1531 und während der Regierung der Königin Eliſabeth, im Jahre 1563, wurden ſie in England durch Parlamentsakte*) der Gegenſtand beſonderer Verfolgung. Aber dieſer ſtrengen Maaßregeln ungeachtet erhielten ſie ſich dennoch in dieſem Lande in nicht unbeträchtlicher Anzahl. Ihr letzter König ſtarb daſelbſt erſt Ende Februars 1835 auf dem Felde von Bestwoodlane, bei Nottingham, mit Hinterlaſſung einer jungen und ſchönen Erbprinzeſſin, und ward feierlich begraben auf dem Friedhofe von Noman'sheath in der Grafſchaft Northamptonſhire.

---

*) Der Inhalt dieſer Akte iſt kürzlich folgender: „Nachdem gewiſſe ausländiſche Perſonen, die weder Kunſt noch Handwerk treiben, davon ſie ſich erhalten könnten, ſondern in größter Anzahl von einem Orte zum andern gehen und ſich verſchlagener und liſtiger Mittel bedienen, des Königs Unterthanen betrügen und ihnen weiß machen, als ob ſie die Kunſt verſtünden, Manns- und Weibsperſonen ihr Glück und Unglück aus den Händen zu ſagen, und alſo die Leute um ihr Geld bringen, auch allerlei Dieberei und Straßenraub begehen: ſo wird hiemit verordnet, daß alle ſolche Landſtreicher, die insgemein Egyptier genannt werden, wenn ſie ſich über einen Monat noch im Reiche betreten laſſen, als Diebe und Spitzbuben beurtheilt werden ſollen, und ein jeder, der ſolche Egyptier hereinbringt, für jede derartige Uebertretung 40 L. Sterling Strafe verwirkt haben ſoll.“ — Eine andere mit dieſer ziemlich gleichlautende Verordnung, die unter der Königin Eliſabeth erſchien, findet ſich in Salomons heutiger Hiſtorie oder gegenwärtiger Staat des türkiſchen Reichs, Th. I., S. 319 und 320. (A. d. Ueberſ.)

In Schottland wurden die Zigeuner durch eine frühere königliche Verordnung als ein besonderes unabhängiges Volk anerkannt; auch vermehrten sie sich dort so sehr, daß ihre Zahl auf mehr als Einmal hundert Tausend anwuchs, verminderten sich aber allmählig wieder, so daß nach Angabe Walter Scotts kaum mehr 500 Zigeuner daselbst zu finden sind.

In Dänemark wurden sie von jeher nicht geduldet und ein altes dänisches Gesetz hierüber verordnete: „daß die Tartaren (wie man dort die Zigeuner nannte), welche überall umherschweifen und das gemeine Volk durch Lügen, Betrügereien und geheime Künste überlisten, von den Ortsbehörden aufgegriffen werden sollen. *)

In Italien, besonders im päbstlichen Gebiete, sind sie ebenfalls zahlreich, obschon ihnen nicht erlaubt ist, länger als drei Nächte an einem Orte zu verweilen.

In Ungarn gab ihnen König Sigmund durch Patent vom 18. April 1423 besondere Gerechtsame und Freiheiten, und schon 73 Jahre nachher erlangten sie im Lande eine gewichtige Stellung. Um diese Zeit, oder vielleicht schon früher, hatten sie in jedem Comitat, wo sich Zigeuner aufhielten, ihre eigenen Vorstände, Agiles genannt, welche zugleich ihre Richter waren. Ihr Woiwode oder Oberster ward durch den Palatinus selbst aus ihrem Stamme gewählt, und führte wie jeder ungarische Edelmann den Titel: Egregius. Der Schriftsteller Szirmay überlieferte uns die gerichtliche Eidesformel, nach welcher die Zigeuner vor den Gerichtsstellen sich verpflichteten. Die Anfangsworte in derselben lauten also: „Wie Gott den König Pharaon im rothen Meere ersäufte, so soll den Zigeuner der tiefste Abgrund der Erde verschlingen und er verflucht seyn, wenn er nicht die Wahrheit redet, kein Diebstahl, kein Handel, noch sonst ein Geschäft soll ihm gelingen! Sein Pferd soll

*) Grellmann pag. 16.

sich beim ersten Hufschlag alsogleich in einen Esel verwandeln und er selbst durch Henkershand am Hochgerichte hängen u. s. w. u. s. w.

Die große Maria Theresia versuchte Alles, dieses Nomadenvolk gesitteter zu machen, sie erließ dießfallsige Verordnungen in den Jahren 1768 und 1773; verbot ihnen den Aufenthalt unter Zelten und in Feldhütten und befahl ihnen, sich feste Wohnplätze zu erbauen, den Namen Zigeuner, Cigani, abzulegen, und sich künftig „Neubauern" oder Uj Magyar zu nennen. Sie sollten sich ihrer Zigeunersprache nicht mehr bedienen, sondern Mundart und Tracht annehmen, gleichwie das übrige Volk in Ungarn. Die streitbare Mannschaft sollte unter die Regimenter gereiht, und keinem Zigeuner zu heirathen erlaubt werden, bevor er sich nicht über die Mittel, Weib und Kinder zu erhalten, genügend auszuweisen im Stande sey. Allein diese weisen Verordnungen wurden nur theilweise vollzogen und nach dem Tode der Kaiserin fiengen die Zigeuner ihr voriges abentheuerliches Nomadenleben wieder aufs Neue an. Dieselben Maßregeln für ihre sittliche Besserung bezweckte auch Kaiser Joseph II. mit den Zigeunern Siebenbürgens; er erließ ein Circular-Rescript unterm 12. September 1782, demgemäß sollten sie ihre Kinder zu rechter Zeit in die Schule schicken, damit sie dort gründlichen Religionsunterricht erhielten, dieselben nicht mehr nackt auf den Straßen umherlaufen lassen und nicht gestatten, daß Knaben und Mädchen ohne Unterschied des Geschlechts beisammen schlafen. Kein Zigeuner sollte ein Pferd halten, außer denen, welche sich mit Goldwaschen oder Goldschürfen beschäftigten; die Eigenthümer von Landgütern, welche Zigeuner auf ihren Besitzungen haben, sollten ihnen Grundstücke abtreten um ihnen Liebe zum Feldbau einzuflößen; Musik und andere Beschäftigungen zu treiben sollte ihnen nur dann gestattet werden, wenn es keine Feldgeschäfte mehr gäbe. Diese Befehle Joseph II. hatten auch weit glücklicheren Erfolg, als jene unter Maria Theresia erlassenen. In ganz Siebenbürgen verließ der größte

Theil der Zigeuner ihr Nomadenleben und betrieb Landwirthschaft.*)

In der Moldau, wo ihnen Alexander der Gute freie Luft und Boden zum Umherziehen und Feuer und Eisen zum Schmiden gab, so wie in der Walachei blieben die Zigeuner in weit größerer Menge, als in irgend einem andern Lande zurück; allein sie verloren daselbst ihre Freiheit, das Kostbarste von allen Erdengütern; sie wurden Sklaven sammt ihren Nachkommen, die es noch heutzutage sind, so daß in den beiden Fürstenthümern die Worte Zigeuner und Sklave gleiche Bedeutung haben.

Das bürgerliche Gesetzbuch der Moldau vom Jahre 1833 drückt sich hierüber in folgender Weise aus.

Cap. I. §. 27. Obschon Sklaverei gegen die Grundsätze des natürlichen Rechts ist, so besteht sie doch von Alters her in diesem Fürstenthum, zwar nicht wie bei den Römern, aber in ihrer eigenthümlichen Form; denn hier kann sich das Ansehen und die Macht des Herrn niemals und unter keinerlei Umständen auf das Leben des Sklaven und nur dann auf sein Vermögen erstrecken, wenn er keinen gesetzlichen Erben hinterläßt, oder wenn er in der Absicht nie wieder zu kehren sich flüchtig gemacht, ohne Eltern zu hinterlassen, oder wenn er seinen Herrn, sey es durch Diebstahl oder andere schlechte Streiche, in Schaden und Nachtheil versetzt hat. Hieraus folgt klar, daß der Sklave keineswegs wie eine Sache angesehen werden darf, sondern in allen seinen Handlungen, seinen Verträgen, seinen Rechten und Verbindlichkeiten (in so fern sie nicht seinen Herrn, sondern Andere betreffen), stets als eine Person zu betrachten ist, welche den Landesgesetzen unterworfen bleibt und durch sie geschützt wird.

---

*) Auch in Rußland erschien im Monat Mai vorigen Jahres (1839) ein kaiserlicher Ukas, dem zufolge alle Zigeuner im ganzen Reiche bis zum 1. Januar 1841 eine feste Ansiedelung haben müssen.

Cap. II. §. 154. Eine gesetzlich bestehende Verbindung zwischen Freien und Sklaven kann niemals statt finden.

— §. 155. Hat sich ein Freier aus Unwissenheit mit einer Sklavin vereheliicht, so wird diese Ehe nicht getrennt, wenn der Mann den Werth der Sklavin ihrem Herrn bezahlen will oder kann, und zwar innerhalb 30 Jahren, von dem Tage an gerechnet, wo sich die Sklavin der Gewalt ihres Herrn entfremdet. Tritt eine Freie aus Unwissenheit mit einem Sklaven in eheliche Verbindung, so wird auf gleiche Art verfahren.

— §. 157. Heirathet dagegen ein Freier mit gutem Vorbedacht und Wissen eine Sklavin, so wird eine solche Ehe nicht nur getrennt, sondern er hat noch zur Strafe den Loskauf-Preis für seine Frau als Sklavin in die Gnaden- oder Spendenkasse (Caisse des grâces*) zu bezahlen, und die Frau bleibt ihres ehemaligen Herrn Sklavin, wenn er diese nicht freilassen oder den Loskaufschilling, aus Rücksicht, von ihrem freien Manne annehmen will, damit die Ehe nicht getrennt werden darf. Dasselbe geschieht, wenn eine Freie sich mit Vorbedacht und Wissen an einen Sklaven verheirathet.

— §. 158. Gestattet aber der Herr einem seiner Sklaven die Ehe mit einer Freien, oder ist es erwiesen, daß eine solche Verehelichung mit seinem Willen und Wissen vollzogen worden, so verliert er nicht nur seinen Sklaven, der frei und nicht mehr geschieden wird, sondern man wird ihn sogar zum Beispiel für andere in Verantwortung ziehen.

— §. 160. Die Kinder solcher Ehen sind für immer als Freie zu erkennen, es mag nun der Vater oder die Mutter frei gewesen seyn, und es mag die Ehe mit oder ohne Vorwissen, entweder des Herrn oder Vaters oder der Mutter statt gefunden haben, weil die Freiheit stets alles Andere über-

*) So nennt man in der Moldau diejenige öffentliche Kasse, woraus alten Dienern, ihren Wittwen und überhaupt den Armen ihr Ruhegehalt und Allmosen geschöpft wird.

wiegt und die allgemeine Menschenliebe für einen solchen Fall sowohl nach den Gesetzen der Kirche, als nach dem Naturrechte, Fürsorge getroffen hat.

— §. 161. Sklaven, die aus fremden Staaten einwandern, und die nach alter Landessitte von Rechtswegen der Regierung zugehören, werden selbst frei, sobald sie sich mit Freien verehelichen, sey es nun mit oder ohne ihr Wissen. Ihre Ehe ist gültig und Niemand darf sie deßhalb anfechten.

— §. 162. Die Ehe unter Sklaven kann ohne Willen und Erlaubniß ihrer Herren nicht statt finden.

— §. 174. Der Loskaufpreis eines Sklaven muß nach Alter, Geschicklichkeit und Talente durch die Gerichtsbehörde festgesetzt werden.

— §. 176. Hält sich Jemand eine Sklavin zur Concubine und behält er sie bis an sein Lebensende, ohne sie frei zu lassen, so werden sie und die Kinder, welche er mit ihr gezeugt hat, nach dessen Tode von selbst frei.

— §. 178. Die Herren der Sklaven und ihre rechtmäßigen Erben können, der Landessitte gemäß, immer und überall her ihre flüchtig gewordenen Sklaven zurückfordern, denn es findet in diesem Fürstenthum keine Proscription für dieselben statt.

— §. 179. Jeder freigelassene Sklave, sey es ein männlicher oder weiblicher, kann sich ohne Hinderniß mit einem oder einer Freigebornen verehelichen; nur kann der Freigelassene sich nicht mit der Tochter oder mit der Nichte, oder einem sonstigen Verwandten seines Patrons (d. h. seines ehemaligen Herrn, der ihn freigelassen,) verbinden, noch mit der Tochter eines Adeligen.

Nach eben diesem Gesetzbuch, Cap. XVI. §. 1020, kann der Sklave ohne Vorwissen seines Herrn weder eine Erbschaft antreten noch ausschlagen, und nach altem Herkommen wohl für sich ein Haus, einen Garten, ein Waarenlager besitzen, aber keine Pachtgüter oder große Ländereien erwerben.

In der Walachei werden die Zigeuner nach fast ganz gleichen Gesetzen behandelt. In beiden Fürstenthümern sind sie entweder Sklaven (Leibeigene) der Krone, oder sie gehören Privatleuten an. Die erstern belaufen sich in der Moldau auf 3851 Familien, in der Walachei auf 33,000. Die Kron-Leibeigenen theilen sich wieder in 4 Klassen; zu der erstern gehören:

1) Die Rudari und Aurari, welchen allein das Recht zusteht, aus dem Fluß- und Gebirgssande Gold zu waschen, wofür jeder drei bis vier Drammen (romanisch dramu, dramuri), das ist den $\frac{3}{400}$ oder $\frac{4}{400}$ten Theil einer Oka zu $2\frac{1}{2}$ bis 3 Livre im Werth berechnet, der Fürstin als Nadelgeld bezahlt. Zur Zeit des Fürsten Cantimir erhielt die Fürstin von der Moldau einen Tribut von 1600 Drammen oder 4 Oka reinen Goldes, und die Gemahlin Stephans Rakovizza, Fürsten der Walachei, erhielt im Jahre 1764 von ihren Aurari, deren man damals 240 zählte, 1254 Drammen oder ungefähr $3\frac{1}{8}$ Oka feines Gold. Doch heutzutage ist dieses Gewerbe nicht mehr so einträglich.

2) Die Ursari oder Bärenführer. Diese wandern von Stadt zu Stadt und von Dorf zu Dorf mit ihren Bären, die sie als jung in den Karpaten fangen und zu verschiedenen Tänzen abrichten.*) Zu Verhütung von Unglücksfällen brechen die Zigeuner ihnen die Zähne und Klauen ab und blinden ihre Augen leichthin mit einem glühenden Eisen, damit sie weniger sehen. Diese Ursari, unter denen

*) Im Fangen und Zähmen der Bären besitzen die Zigeuner eine eigene Kunst, und ich selbst sah mehrmal Proben davon in Oberungarn und Galizien. Man macht nämlich ein Fäßchen Branntwein mit Honig an, beobachtet den Bären, wohin er zur Tränke geht, und stellt ihm daselbst sein Lieblingsgetränk auf, so daß es ihm gleich in die Augen fällt. Der Bär widersteht der Lockung nie, und saust in langen Zügen, von der Bärin und den Jungen begleitet, die Bescheerung gierig aus. Schon nach wenigen Minuten äußert sich die Wirkung des

ſich auch Mäckler befinden, zahlen der Regierung einen jährlichen Tribut von 20 — 30 Piaſter oder 7— 10 Francs nach unſerem Gelde.

3) Die Lingurari oder Verfertiger von hölzernen Löffeln, wovon ſie ihren Namen führen, verfertigen außerdem auch alle Arten hölzerner Geſchirre, ſo wie auch Schmiedarbeiten; ſie bezahlen an die Regierung den nämlichen Tribut wie die Ursari, ſind aber unter den vier Klaſſen ihres Stammes die Gebildetſten, ja ſie fangen ſogar an ſich eigene Wohnhäuſer zu erbauen. Die vierte und letzte Claſſe endlich bilden

4) die Laïessi oder ſogenannten Landſtreicher. Es ſind dieß Leute ohne Beſtimmung und ohne ſicheres Gewerbe, die bald als Maurer, bald als Schmiedknechte arbeiten oder mit Fertigung hölzerner Kämme ſich beſchäftigen. Sie ſind die verdorbenſten aller Zigeunerklaſſen, zugleich aber auch die Freieſten, denn ſie dürfen ungehindert das ganze Fürſtenthum durchſtreifen. Gegen einen jährlichen Tribut von 30 Piaſtern haben ſie die Erlaubniß, in der Nähe von Dörfern und an Straßen frei ihre Pferde weiden zu laſſen. Die Mehrzahl von ihnen nährt ſich nur von Diebſtahl und Plünderung, und ſo geſchickt ſie alles anzugreifen wiſſen, arbeiten ſie doch wenig, ſchlafen am Tage, und gehen zur Nachtzeit ihren Mauſereien nach. Ungeachtet ſie nur manchmal arbeiten, ſo ſind ihre Arbeiten doch vorzüglich; ſie verfertigen Schlöſſer, Schlüſſel, Nägel, beſchlagen Fuhrwerke und machen Ohrgehänge und Ringe für die Bauern. Um überall arbeiten zu können, führen ſie ſtets einen tragbaren Ambos mit ſich. Sonſt waren es auch die Zigeuner, welche Feuergewehre, Lanzen, Säbel,

---

Getränkes; der burleskeſte Cotillon beginnt, und als ertönte Hyons Wunderhorn, tanzen die Bären ſo lange, bis ſie ganz erſchöpft und berauſcht hinſinken. Furchtlos naht nun der lauernde Zigeuner, bindet die lebloſen Braunen feſt, ladet ſie auf Karren und fährt ſie nach Hauſe, wo ſie alſogleich angeſchmiedet und ſodann leicht gezähmt werden.

Bomben und alle sonstigen Kriegsrüstungen verfertigten. Während die Männer arbeiten oder schlafen, laufen die Weiber durch die Straßen, legen Träume aus, und weissagen jedem, der sie befragt, großen Reichthum und einen jungen und getreuen Gatten. An Sonntagen und den in der Moldau und Walachei so häufig vorkommenden Feiertagen stellen sie sich an die Kirchenthüren und suchen das Mitleid der Eintretenden rege zu machen, indem sie denselben kleine Kinder, manchmal angekleidete Puppen vorhalten, die sie auf ihrem Schooße wiegen, unter dem Vorwand, als wären sie krank oder dem Sterben nahe. Nach beendigter Messe versuchen sie in die Paläste der Bojaren oder in die Häuser der Bürger sich einzuschmuggeln. Mit einer Frechheit ohne ihres Gleichen und unter dem Vorwande Almosen zu sammeln, dringen sie in alle Gemächer, und finden sie Niemand darin, so stehlen sie, was ihnen ansteht, so geschickt, daß man es gar nicht bemerkt, kurz, sie sind die wahren „Heuschrecken Egyptens," wie sie die Klausnerin im Roland, dem Meisterwerke von Viktor Hugo, sehr treffend bezeichnet.

Keine aus den so eben genannten vier Klassen von Zigeunern hat feste Wohnsitze; gewöhnlich campiren sie im Sommer unter Zelten, während sie sich Winters in Erdlöchern aufhalten, die sie sich in Wäldern aushöhlen, jedoch immer in der Nähe bewohnter Orte, in der Absicht, dort Arbeit oder Gelegenheit zu finden, ihre Diebsneigungen befriedigen zu können. Zehn bis fünfzehn Familien stehen unter der Gerichtsbarkeit eines von ihnen selbst erwählten Mannes, den der Moldowene und Walache Jude oder Richter nennt. Diese Richter stehen unter einem Bulubassa, dem man in Ungarn und Siebenbürgen den Namen Woiwode beilegt. Das Wahlrecht zu einem solchen Woiwoden steht jedem Zigeuner zu; der zu Wählende muß aber von einer Familie abstammen, aus welcher früher schon einmal ein Bulubassa gewählt worden; er muß besser als die andern gekleidet, reif an Jahren und von imponirender

Größe und Haltung seyn. Der Wahlakt geschieht unter freiem Himmel, und der Erkorene wird unter dem allgemeinen Jubel der Versammlung, dreimal auf den Schultern der Wahlmänner emporgehoben, wie weiland die Könige in Frankreich. Nach beendigter Feierlichkeit verlassen die Zigeuner eben so stolz den Platz, als wären sie die Kurfürsten des Reichs, die so eben von einer Kaiserwahl zurückkehrten. Richter und Woiwoden erhalten ihre Bestätigung von dem Militärgouverneur des Fürstenthums; denn an ihn haben die Bulubassen oder Zigeunerkönige, wie man sie anders nennt, den durch die Richter eingesammelten Tribut zu entrichten. Er bestimmte die Größe ihrer Steuerbeiträge, eröffnet ihnen die Befehle der Regierung und ist in allen ihren Angelegenheiten die letzte Instanz. Aus diesem Grunde haben die Zigeuner auch mehr Furcht vor dem ihre Bulubassa's bestätigenden Gouverneur, als vor dem Landesfürsten selbst. Um sich von dem gemeinen Manne zu unterscheiden, sitzen Richter und Bulubassa's fast immer zu Pferde, haben das Recht, einen Bart, ein rothes, langes Kleid, gelbe oder rothlederne Stiefel, und eine der phrygischen ähnliche hohe Mütze von Lämmerfellen zu tragen, auch eine kleine, aus drei ledernen Riemen bestehende Peitsche oder Knute im Gürtel zu führen, womit sie nicht ermangeln, diejenigen Zigeuner tüchtig durchzuhauen, welche sich bei einem Diebstahl erwischen oder sonst ein Vergehen haben zu Schulden kommen lassen. Die Bulubassa's erfreuen sich einer sehr ausgedehnten Macht über ihre Stammgenossen, sie sind ihre Richter in erster und letzter Instanz, erhalten vom Hundert des gesammelten Tributs zwei Piaster, besitzen das Strafrecht gegen Schuldige und erstatten der Regierung Bericht über den jeweiligen Aufenthalt ihrer Untergebenen.

Die Sklaven der Frei-Eigenen, im Gegensatz zu denen der Regierung, gehören entweder den Klöstern oder Bojaren an und theilen sich in zwei Klassen, die Lăessi und Vătrassi. Erstere haben dieselben Gewohnheiten wie die

Lolessi der Krone, ziehen wie diese frei umher unter dem Commando ihrer Richter, mit dem einzigen Unterschied, daß sie ihren jährlichen Tribut statt an die Regierung, an das betreffende Kloster oder den Bojaren abliefern, dem sie als Leibeigene zugethan sind. Tritt der Fall ein, daß ihr Gebieter irgend einen Bau aufzuführen veranlaßt ist, so sind sie gehalten als Maurergesellen zu dienen, und erhalten täglich für Kost einen Piaster oder 33 Centimes.

Was die zweite Klasse, die Vătrassi, betrifft, so haben diese jetzt ihre festen Wohnsitze, und mit den übrigen Genossen ihres Stammes fast nur mehr den Namen gemein; denn sogar die Zigeunersprache ist bei ihnen gänzlich vergessen, wie sich auch die Sitten und Gewohnheiten ihrer nomadisirenden Brüder bei ihnen verwischt haben, so daß man sie von andern Moldauern und Walachen nicht mehr unterscheiden kann. Einige aus ihnen wohnen in Dörfern, beschäftigen sich ausschließend mit dem Ackerbau und sind zugleich Barbiere, Schneider, Schuhmacher, Hufschmiede, die meisten jedoch wohnen in den Städten, wo die Männer in den Palästen der Bojaren als Schneider, Bäcker, Maurer, Kutscher, Küchenjungen u. s. w. dienen, während die Weiber als Mägde die Zimmer aufwaschen, die Fußböden wichsen, die Wäsche, die Kleider ausklopfen und die Gold- und Silbergefäße mit eigenen Tüchern reinigen und poliren, wozu sie eine ausgezeichnete Geschicklichkeit besitzen. Bei den Bojaren niederen Ranges sind die Zigeuner Bediente und Köche, weil sie aber in der Küche äußerst schmutzig sind, so ist die Tafel ihrer Herren oftmals so ekelhaft, wie ein Schweintrog.

In adeligen Häusern hatte man ehedem einen eigenen Straf-Codex für die Sklaven; wenn sie etwas begangen hatten, strafte man nämlich den Schuldigen damit, daß man ihm die Falanga aufhauen ließ. Diese äußerst grausame Strafe besteht darin, daß man ihnen die bloßen Fußsohlen mit Spitzruthen haut, wobei die Füße, an eine Stange festgebunden, von zwei Männern dergestalt in die Höhe geho-

ben werden, daß der Sträfling nur mit dem Kopfe und dem obern Theile des Rückens auf den Boden zu liegen kommt. Diese Strafe ist aber jetzt durch das neuere organische Statut ganz aufgehoben. Wenn ein Zigeuner heut zu Tage in eine Strafe verfällt, so erhält er Peitschenhiebe oder wird auf einige Zeit eingekerkert; hat er sich aber flüchtig gemacht und wird wieder eingebracht, so legt man ihm ein Halsband an, das mit eisernen Stacheln versehen ist, und ihn unaufhörlich im Schlafe stört. Man nennt ein solches Halsband cornes oder Hörner.

Unter den Vâtrassi findet man die besten Musiker*) in der Moldau und Walachei. Ohne eine Note zu kennen, dürfen sie nur einmal eine Sonate von Mozart oder eine Symphonie von Beethoven hören, um sie sogleich mit weit mehr Takt, Präcision und Talent nachzuspielen, als selbst derjenige gezeigt hat, von dem sie solche gehört hatten. Oftmals hatte ich Gelegenheit zu beobachten, wie ein Zigeuner, seinen Violon unter dem Arme, im französischen Theater zu Jassy, ganz stille die Ouvertüre oder ein anderes

*) Talent für die Musik besitzen fast alle Zigeuner, wie es denn überhaupt wenig Menschenfamilien giebt, bei denen im Allgemeinen so viel Flexibilität des Geistes gefunden würde, als bei den Zigeunern. Beinahe jeder Zigeuner ist eine Art geborener Virtuose; mehr als hundertmal sah ich Kinder mit 6 bis 7 Jahren, kaum noch im Stande die Geige an das Kinn zu legen, dieses Instrument mit einer Präcision und Phantasie spielen, wie sie nicht leicht gefunden wird. Abgesehen von den ausgezeichneten Talenten, deren man viele unter ihnen findet, ist der Zigeuner ein Mensch, der seine Geige mit Gefühl zu handhaben weiß, durch seine unerschöpfliche Phantasie diesem Instrumente Weisen entlockt, die den Menschen vollkommen nach dem Willen des Geigers lenken. Jeder Zug beweißt die Vollgewalt des schwarzbraunen Menschen über sein Werkzeug. Und seltsam sah ich viele Zigeuner, die selbst der Wirkung ihrer Töne nicht entgingen, sondern, einmal in Feuer gesetzt, wozu freilich Wein gehört, Ströme von Thränen mit ihren Tönen paarten. Einen nicht minder gültigen Beweis, wie scharfsichtig dieses Volk ist, giebt uns die Art der Wahrsagerei, welche sie schon seit den

Stück aus der Oper: „die weiße Frau“ begleitend, nach beendigter Oper wegging und das ganze Stück anderwärts besser als vielleicht der erste Virtuose des Orchesters recitirte.

Die Instrumente, deren sie sich bedienen, sind das Violon, auf dem sie eine wahre Meisterschaft besitzen, die Cobza, ein eigenthümlich gebautes, mandolinen ähnliches Instrument, mit neun Saiten; die Naïu oder die Panpfeife; das Tamburin und endlich der Moskaru oder Syrinx der Alten, eine Reihe von sieben neben einander befestigten Röhren von Schilf, auf dem sie eine seltene Kunstfertigkeit entwickeln. Als im Jahre 1810 der Bruder des Schachs von Persien, welcher als Gesandter an Napoleon abgeschickt worden war, aus Frankreich durch die Moldau und Walachei nach Persien zurückkehrte, erstaunte er nicht wenig über den musikalischen Sinn der Zigeuner für diese Syrinx-Pfeife, und gestand, daß sie es selbst den Persern hierin zuvor thäten, die doch dieses Blasinstrument sehr gut zu spielen verständen. Die Zigeuner sind aber nicht nur sehr gute Spieler, sondern componiren auch artige Stücke selbst. Die Namen Suceawâ, Anzheluzzâ, Barba sind bekannte Namen in der ganzen Moldau und Walachei, und der Ruhm eines Bihari, welcher sich 1827 in Pest aufhielt, wiederhallt in ganz Ungarn.*) So oft sie Volks-

---

ältesten Zeiten treiben. Ich habe so häufig Gelegenheit gehabt, diese Gewandtheit zu bewundern, mit welcher sie alle Umstände zu erforschen wußten, die auf das Leben dessen, dem sie wahrsagen, Bezug hatten, und mit welcher Schärfe sie Vergangenheit und Zukunft entschleierten. Auch die Art, ihre Betrügereien zu vollführen, belehrt uns von der Schärfe ihres Verstandes und ihrer Geisteskräfte. Mit diesen Vorzügen verbindet der Zigeuner auch eine Kunstfertigkeit, die nicht selten in Erstaunen setzt. Ich sah bis jetzt kein noch so zartes Eisengeräthe, welches der Zigeuner mit seinen plumpen Instrumenten nicht nachgebildet hätte. — (Zus. des Uebers.)

*) Nicht minder bekannt und berühmt in ganz Ungarn sind die Namen **Barna Mihaly** und **Czinka Panna**. Ersterer lebte 1737 in

lieder spielen, hört man sie stets auch dazu singen und es ist bemerkenswerth, daß beinahe alle unter ihnen äußerst wohlklingende Stimmen haben. Von ihrem Gesang und Spiele begeistert, springen oft die Zuhörer von ihren Sitzen auf, nehmen zwei oder drei Dukaten oder türkische Rupien, und heften solche dem Musiker an die Stirne, als Zeichen ihres Beifalls. In schönen Sommernächten tönen durch alle Straßen von Jassy Musik und Freudengeschrei. Auf der einen Seite derselben sieht man einen Bojaren in großer Gesellschaft spazieren gehen, voraus eine Bande europäischer Musiker, weil man auch in den türkischen Provinzen anfängt, alles einheimische zu verschmähen; auf der andern Seite der Straße hingegen erblickt man einen ehrsamen Kaufmann oder freien Bauern, der, wenn er seinen Wagen Heu oder Holz verkauft hat, sich einmal wieder einen lustigen Tag machen will. Nachdem er bis Nachts zehn Uhr im Wirthshaus gezecht, begiebt er sich auf den Heimweg, unter Vortritt zweier Musikanten, welche entblösten Hauptes ihm Lieder und Arien singen und spielen müssen, die ihm belieben, und der stolze Bauer, mit offenem Hemde, seine Hände auf den Rücken gelegt, vergißt in solchen Momenten der Freude all' das Elend und die Plakereien, die er daheim von seinem Verwalter und dem Steuer-Einnehmer zu dulden hat; und wirklich haben auch diese nächtlichen Auszüge, wobei man nichts als scherzen und singen hört, etwas ganz eigenes Poetisches, das man anderwärts nicht so antrifft, als in den Städten der Moldau und Walachei.

Zum Tanz hat die Zigeunermusik vor jeder andern eu-

Illesfalva (Sperndorf) in der Zips bei dem Kardinal Grafen Emmerich **Csaky** als Hof-Violinist. Der Kardinal ließ sein Bildniß in Lebensgröße malen und mit der Unterschrift: **Magyar Orpheus**, versehen. Auch die Zigeunerin **Czinka Panna**, eine Tochter des Letztern, welche **1772** im Gömmorer Comitat starb, hat sich durch ihr **Violinspiel**, so wie durch ihren Gesang einen bleibenden Namen erworben.

ropäischen Musik den Vorzug. Die Zigeuner besitzen die nur ihnen eigene Kunst mit dem sichersten Takte und auf eine, die Tanzenden weit besser befriedigende Weise zu spielen. Die russischen Offiziere haben sie im letzten Türkenkriege für den Tanz ihren eigenen Regimentsmusikern vorgezogen. Mit diesen Eigenschaften verbindet der Zigeuner auch sehr viel Sinn für das Schauspiel. Von Weihnachten bis Ende der Fastenzeit hört man nächtlicherweile auf den Straßen ausrufen: „Zu den Puppen! Zu den Puppen!“ d. h. zum Puppen- oder Marionettenspiel. Beliebt man nun diesen Ausrufern einzutreten, so folgen ihm bald zwei Männer, welche ein kleines beleuchtetes Theater (etwa sieben bis acht Fuß hoch und drei bis vier Fuß breit) herbeischleppen, es zwischen zwei Stühle niedersetzen, und in Bälde eine Marionette erscheinen lassen, welche die Rolle eines Schäfers spielt, der mit seinen Lämmchen tanzt; diesem folgt ein Zigeuner mit seinen Bären tanzend; den jedoch bald ein Herr Vasilachi verjagt, welcher mit zwei Schönen buhlt, während sein Weib ihn in allen Quartieren der Stadt aufsucht. Zum Beschlusse erscheint ein Türke und ein Kosak, welche bald handgemein werden. Zur Zeit, als die Osmanen in der Moldau dominirten, hieb der Türke dem Kosaken den Kopf ab; waren aber die Russen Meister des Landes, so schlug im Gegentheil der Kosake seinem Gegner das Haupt ab. Gegenwärtig weiß man nicht, wen man auf dem Theater den Meister spielen lassen soll. Während dieser Vorstellungen spricht der Zigeuner, der im Versteck die Marionette handhabt, bald als Türke, bald als Kosak; schwerfällig und in tiefem Tone spielt er die Rolle des Erstern, lebhaft und barsch, wenn er im Namen des Kosaken spricht.

Die Männer aus der Klasse der Vâtrassi sind sehr gut gebaut, von hoher Statur und edler Gesichtsbildung. Besonders schön sind ihre Mädchen; brünet von Farbe, vereinigen sie mit der Anmuth griechischer Züge auch das dem Klima ihrer Stammeltern eigenthümliche Feuer; ihre ra-

beuschwarzen Augen sprühen Flammen unter dem Schatten schön geschweifter Augenbraunen und man findet daher in der Moldau wie in der Walachei nicht selten Esmeralda's und Pretiosa's. Sind sie aber Mütter geworden, so verschwindet alsbald ihre Schönheit und macht einer eckelhaften Häßlichkeit Platz. Aus den Esmeralda's werden dann wahre Meg-Mervilies.

Uebrigens sind die Vätrsaſi heutzutage viel gebildeter als selbst die walachischen Pächter und verdienen daher wohl von der Regierung die Gewährung einer ihrer würdigen Freiheit. Das Recht der Freilassung steht indessen meist den Bojaren zu, und mehrere von ihnen, die ihre Aufklärung aus europäischer Cultur geschöpft haben, bedienen sich auch dieses Vorrechts, um ihre Leibeigenen in die von der Natur jedem Menschen angeborenen Rechte wieder einzusetzen.

Die Zahl der Privat-Leibeigenen beläuft sich in den beiden Fürstenthümern auf 35,000 Familien. Mit Ausnahme der Vätrassi und Lingurari führen alle übrigen Zigeuner ein Nomadenleben, haben eben dieselben Gewohnheiten und dieselbe Sprache.

Da wir nun einigermaßen die Geschichte und politische Eintheilung des Zigeuner-Volkes in der Moldau kennen, will ich auch einen kleinen Abriß ihrer Sitten und Gewohnheiten mittheilen.

Im Allgemeinen ist die Gesichtsbildung der Zigeuner voll Ausdruck, und auf ihrer Stirne, die ein glänzendes, schwarzes Haar beschattet, liest man Züge einer tiefen Schwermuth;*) ihr schwarzes Auge strahlt unter dunkeln

*) Man bemerkt einen Zug interessanter Melancholie, hauptsächlich bei den jugendlichen Zigeunern-Gesichtern, welche die Jahre der Mannbarkeit noch nicht überschritten haben. Ich habe gar häufig Kinder gesehen, die wahrhaftig liebenswürdig und herzansprechend waren. Nur das Leben verwandelt diese von Natur schönen Menschen und theilt ihnen ihre ganze Widrigkeit mit, die sie in spätern Jahren mehr furcht-

Augenbraunen von einem düstern Feuer, und das ganze Gewicht des traurigen Looses eines heimathlosen Volkes scheint schwer auf ihrem Geiste zu lasten. Mit einem Wort, dieß Volk hat etwas Leidendes in seinem Aeußern und dennoch zeigt der Blick der Männer oft einen kühnen und unternehmenden Geist.*) Obschon ihre Statur nicht groß ist, so haben sie doch einen so gut gebauten Körper, daß man sie zum Modell plastischer Studien wählen könnte. Brust und Rücken zeigen bei ihnen das schönste Verhältniß, und ihre Arme, so wie ihre Beine sind nach den strengsten Regeln einer vollkommenen Schönheit gebaut. Sieht man sie nackt, so glaubt man die schönsten griechischen Statuen vor sich zu sehen, wozu ihre, dem Bronce ähnliche Farbe, noch vieles beiträgt. Das unverschweifende Leben, das sie führen, und die reine Luft ihrer Berge und duftenden Ebenen, die sie einathmen, machen sie geeignet, alle Anstrengungen und jeden Wechsel der Jahreszeit zu ertragen; sie sind daher von ungemein kräftiger Leibesbeschaffenheit und erreichen ein sehr hohes Alter; es ist nichts seltenes hundertjährige Greise unter ihnen anzutreffen.

Die Zigeuner bekennen sich zu keiner Religion, sie folgen dem Fetischismus, das heißt: sie erzeigen abgötterische Verehrung allen Dingen, welche ihnen nützlich sind, wie z. B. ihren Zelten, ihren Karren, ihrem Ambos u. s. w. Wie die Türken, glauben sie an ein unvermeidliches Schicksal; in den christlichen Ländern Europas stellen sie sich als Chri-

---

bar und abstoßend als ekelhaft macht. Unverschämtheit, Schlauheit, Entartung und alle wilden Begierden zeichnet das wüste Leben auf das Angesicht dieser Menschen, deren Lebensweise von dem manchen Thieres wenig verschieden ist. Indessen sah ich auch Greise, welche bei einer regelmäßigen Lebensart und Auszeichnung in der Gesellschaft, die sie zu ertrotzen wußten, das Bild sehr schöner Männer und Greise darstellten.

(Zus. d. Uebers.)

*) Dr. Feodor Possart in dem Journal „das Ausland" vom 30. Sept. 1836.

ſten, in der Türkei ſind ſie Muſelmänner, und gäbe es noch ein Königreich Juda, ſo wären ſie dort auch Juden. In der Moldau und Walachei laſſen ſie ihre Kinder durch orthodoxe Geiſtliche taufen; dieß geſchieht aber keineswegs aus Religioſität, ſondern aus dem unwiderſtehlichen Grund des Don Basilo, d. h. des Geldes wegen, das ſie von dem jeweiligen Pathen oder der Pathin empfangen. So laſſen ſie oft demſelben Kinde neun bis zehn Mal in verſchiedenen Gegenden des Fürſtenthums die Taufe geben, und es kommt ſogar vor, daß man von einem jungen Zigeuner, der ſchon zwanzig Jahre alt iſt, noch zur Pathenſtelle gebeten wird. So wie ſie einerſeits nichts von Religion wiſſen, ſo halten ſie auch anderſeits nichts von einer geſetzlichen Ehe und ſie haben für dieſen wichtigen Akt des menſchlichen Lebens keine religiöſe Weihe. Iſt der junge Zigeuner vierzehn bis fünfzehn Jahr alt, ſo fühlt er, daß er noch etwas mehr bedarf, als Brod und Waſſer; er nimmt dann das erſte beſte Mädchen zur Hand, ſelbſt wenn es auch ſeine nächſte Anverwandtin wäre, und macht ſie ſo ohne Weiteres zu ſeiner Frau. Heirathen ſie ſich für immer, ſo nehmen die zwei jungen Leute einen irdenen Krug, zerſchlagen ihn in Stücke und ſind ſo gut verehelicht als Gregoire und Esmeralda. Für die Erziehung ihrer Kinder tragen ſie wenig oder gar keine Sorge; ſobald dieſe einmal laufen, dürfen ſie auch frei und ungehindert in den Wäldern und auf den Straßen der Städte und Dörfer umherſtreichen. Nackt und vor Kälte ſtarr, ſind ſie genöthigt, ihr Brod zu betteln oder zu ſtehlen, und kaum finden ſie am Abend ein kleines Feuer, um ſich unter dem Zelte der Ihrigen zu erwärmen. Bis zum fünfzehnten und ſechszehnten Jahre gehen ſie Winters und Sommers blos und nur mit einem zerfetzten Hemde bedeckt. Einen Begriff von ihrem elenden Zuſtande mag folgende Anekdote liefern: Mitten im ſtrengſten Winter beklagte ſich einſt ein ganz nacktes Zigeunerkind bei ſeiner Mutter, daß es friere, worauf dieſe ihm erwiederte: da, mein Söhnchen, nimm dieſe Schnur, umgürte dich damit, und es wird dir warm wer-

den.*) Man findet auch unter den Zigeunern viele Krüppelhafte, was daher rühret, daß sie noch als Kinder sehr oft zum Zuschlagen gebraucht werden; denn gerathen zwei junge Eheleute in Streit und kommt es zum Handgemenge, so nimmt der Vater das ihm zunächst stehende Kind bei den Füßen und die Mutter ein anderes, schlagen sich damit herum, als ob sie Prügel in den Händen hätten. Eine andere Ursache der Menge Krüppelhafter unter ihnen besteht auch darin, daß manche von ihnen geflissentlich sich offene Schäden an ihrem Körper ziehen, um desto sicherer das Mitleid Anderer zu erregen und größeres Allmosen zu bekommen; später erzeugt sich aus solchen Wunden unter schlechter Pflege der Beinfraß, und wird zuweilen sogar Veranlassung, daß ein ganzes Glied abgenommen werden muß.

Wenn die Bojaren von der Stadt auf das Land fahren, so werden sie sogleich von einem Schwarm Zigeuner-Knaben und Mädchen umringt, die kaum fünf bis zehn Jahr alt und meist nackt wie Adam und Eva sind. Sie folgen dem Wagen auf eine halbe Stunde Wegs und schreien ohne Unterlaß:

---

*) Nach einer andern Anekdote, die ich erzählen hörte, soll ein Zigeuner im strengen Winter die Wette gewonnen haben, als es galt, nackt auf dem Eise mit einem in tüchtige Pelze verwahrten Fleischer eine Nacht zu schlafen; denn am andern Morgen fand man den Fleischer erfroren und den nackten Zigeuner beschäftigt, ihm die Glieder aufzuthauen. Ich wüßte eine Reihe ähnlicher und anderer Anekdoten von den Strapazen zu erzählen, die der Zigeuner zu ertragen im Stande ist; allein der Raum dieser Blätter verbietet mir dieß. Ueberdieß ist beinahe jedem, der Ungarn, Siebenbürgen, die Moldau oder die Walachei mit einiger Aufmerksamkeit durchreist, und dieses Zigeunervolk zu beobachten Gelegenheit gehabt hat, bekannt, was sie zu ertragen vermögen; der Zigeuner ißt alles, leidet und duldet alles, erträgt und überwindet alles; er stammt direkt aus der Stoa ab, denn ohne ein Kopfhänger zu seyn, nimmt er die Welt sorglos, wie sie ist. (Anm. des Uebers.)

Schenkt mir, ſchenkt mir einen Paca,
Und ich ſing' euch die Tânâna.

Die Tânâna iſt ihr Nationaltanz, ihr Fandango, und beſteht in Sprüngen und unzüchtigen Geſtikulationen mit Arm und Beinen, wobei ſie ſich von Zeit zu Zeit mit den Ferſen auf den Hintern ſchlagen. Bemerkenswerth iſt es, daß Zigeuner niemals, wenn ſie jemand um Allmoſen bitten, der Perſon ſelbſt gute Geſundheit wünſchen, ſondern dieſen Wunſch ſtets für die Pferde derſelben thun. So ſagen ſie niemals, ich wünſche euch gut Glück auf den Weg, ſondern: „eure Pferde ſollen lang leben!“

Von ihrer Familie können die Zigeuner nicht lange entfernt leben, ſelbſt wenn man dieß Vergeſſen bei ihnen mit allen Reichthümern der Welt zu erzielen ſuchte. Die Bojaren haben es ſchon öfter verſucht, junge Zigeuner zu ſittlichen Menſchen heran zu bilden, indem ſie dieſelben in ihre Paläſte aufnahmen und durch eigene Lehrmeiſter unterrichten ließen; allein alles vergebens; denn bei der erſten beſten Gelegenheit verließen ſie alle Annehmlichkeiten einer gebildeten Welt, und flüchteten ſich zu ihren Eltern. Das umherziehende Leben und der Rauch ſeines Zeltes ſind dem Zigeuner ſo unentbehrlich als dem Fiſche das Waſſer und dem Vogel die Luft. Wie ſeine Kaſte lebt, zu der er gehört, nach derſelben Weiſe lebt jeder Zigeuner.

Obſchon gewandt in Allem, was er angreift, iſt der Zigeuner doch äußerſt träge, und zieht das dolce far niente, und deſſen unausbleibliche Folge, das Elend, jeder anſtrengenden Arbeit vor, könnte er auch dadurch zum Wohlſtand gelangen. Auf etwas Großartiges verlegt er ſich niemals, und eher, als er ſich anſtrengt, überläßt er ſich dem Diebſtahl, einem Laſter, für das er unglücklicher Weiſe eine entſchiedene Neigung beſitzt.*) Doch muß man ihm zugeſtehen,

*) Wie richtig und wahr dieſe Behauptung des Herrn Verfaſſers ſey, iſt jedem, der mit dieſem Volke in Berührung kam, bekannt; allein

daß er nie etwas von Belang stiehlt, die Gegenstände, auf welche es dabei abgesehen ist, sind Kleidungsstücke und Lebensmittel.

Alle Zigeuner, besonders die Laïessi sind abschreckend unsauber, so daß man glauben möchte, sie brächten das Ungeziefer schon mit zur Welt. Nur wenige unter ihnen sind mit einem Hemde bekleidet und viele kennen ein solches gar nicht, da meist bloß Lumpen ihren Körper nothdürftig bedecken; doch sieht man selbst an der Auswahl dieser Fetzen, an denen zuweilen noch Stücke von Spitzen und Borten hängen, daß sie den Putz sehr lieben. Grelle Farben ziehen sie allen andern vor, und sie wählen deßhalb vorzugsweise rothe oder blaue Kleider und gelbe Stiefel.

Keuschheit ist ihnen fremd, und obschon die Weiber nicht gerade von der Liederlichkeit Profession machen, so schlagen sie es doch nicht aus der Hand, sich demjenigen hinzugeben, der ihnen einige Para dafür verspricht. Außerdem ist ihr Gewerbe entweder Diebstahl oder Betrug an leichtgläubigen Bürger- und Bauernfrauen, denen sie wahrsagen. Sie bedienen sich zu diesem Zwecke dreierlei Manieren, entweder besehen sie die Linien der flachen Hand, oder

---

dessen ungeachtet sah ich auch Beispiele von ausnehmender Ehrlichkeit. Der Zigeuner hört meistens in dem Momente zu stehlen auf, als er von irgend einem Edelmann oder Bojaren zum Hofzigeuner erhoben wird, oder eine Anstellung als Feldhüter, Nachtwächter u. s. w. erhält. In demselben Momente würde er es für eine Schande halten, zu stehlen. Dasselbe ist der Fall, wenn er in Dienst als Stallknecht, Vorreiter oder Kutscher genommen wird, man kann sich in solchen Fällen mit Sicherheit auf seine Treue verlassen.

Ich warf einst einem Zigeuner vor, daß sein Volk durch Diebstahl berüchtigt sey, und fragte ihn, warum sie nicht ehrlichen Erwerb vorzögen? Ja, Herr, antwortete er mir, das kommt daher: als Christus, der Herr, gekreuzigt wurde, dienten Zigeuner als Knechte dabei. Vier Nägel waren bereit, aber ein Zigeuner dachte, das Geschäft sey auch mit dreien zu vollbringen, und stahl den vierten Nagel, und seitdem sind alle Zigeuner dem Diebstahl ergeben. (Zus. d. Uebers.)

ſie ſchlagen Karten, oder ſie befragen, wie ſie ſagen, den böſen Geiſt, der ihnen angeblich in einem kleinen, auf dem Boden eines weißblechenen Käſtchens angebrachten Spiegelchen erſcheint.

Nichts iſt ſeltſamer, als eine Zigeunerbande ausziehen zu ſehen. Auf einem bedeckten Karren, der ziemlich hoch iſt, damit beim Ueberfahren der Flüſſe und Bäche nichts naß wird, ſieht man alles durcheinander, Kinder, Keſſel, Dreifuße, Amboſe und ſonſtige Geräthſchaften, aufgepackt. Männer und Weiber folgen zu Fuß dem Wagen nach, der meiſt nur von einer einzigen ſchlechten Mähre gezogen wird. Manchmal ſchließen den Zug zwei oder drei Zigeuner zu Pferde, welche auf beiden Seiten mit Zwergſäcken beladen ſind, aus denen ebenfalls kleine Kinder ihre Köpfchen hervorſtrecken.

An dem Fleiſche krepirter Thiere (Pferdefleiſch ausgenommen) finden die Zigeuner einen ganz eigenen Wohlgeſchmack. Befragt man ſie darüber, wie ſie dergleichen zu genießen vermöchten, ſo antworten ſie: das Fleiſch eines Thieres, von Gott geſchlachtet, muß doch wohl beſſer ſeyn, als das eines Thieres, das Menſchenhände getödtet haben. Wegen dieſer ihrer Luſt zum Fleiſche krepirter und an Krankheiten geſtorbener Thiere hat man ſie auch bezüchtigt, ſie ſeyen Menſchenfreſſer, und wie Einige ſicher bemerkt haben wollen, hatte es auch wirklich den Anſchein, als wären unter ihnen wirklich welche geweſen, die es nicht verſchmäht, Menſchenfleiſch in Ermangelung eines andern zu ſpeiſen. In Frankreich insbeſondere, auch in Spanien und in Deutſchland beſchuldigte man ſie des Kinderraubs, und zu Ende des 18. Jahrhunderts wurden mehr als zweihundert Zigeuner in Ungarn hingerichtet, weil man ſie des Verbrechens angeklagt und für überwieſen hielt, daß ſie Menſchenfleiſch verzehrt hätten. Die deutſchen Journale von den Monaten Auguſt und September 1782 geben genauen Bericht über die Hinrichtung dieſer großen Verbrecher. Das Verbrechen an ſich iſt ſo gräßlich, daß man es unmöglich in

in seiner ganzen Ausdehnung glauben kann. Dank sey es den Fortschritten der Aufklärung! Heutigen Tages hört man doch nichts mehr von ähnlichen Gräuelthaten.

Die gewöhnliche Nahrung der Zigeuner besteht in der Mamaliga, einer Art Polenta oder Brei, den sie aus Mais oder türkisch Korn bereiten. Sie speisen solche allein oder mit Käse. Manchmal verbessern sie auch ihre Mahlzeiten mit Eyern, jungen Hühnern oder Spanferkeln, die sie gestohlen haben. Finden sie einmal ein krepirtes Stück Vieh, so veranstalten sie sogleich einen großen Schmaus, und erlustigen sich, als hätten sie Wunder welch' glücklichen Fund gemacht. Ihr gewöhnliches Getränk ist Wasser, doch huldigen sie auch dem Branntwein, und erkennen es mit besonderem Danke, wenn man ihnen ein Gläschen davon bietet. Männer, Weiber und Kinder, wenn diese kaum fünf Jahre alt, rauchen mit Leidenschaft Tabak. Den ganzen Tag kommt die Pfeife nicht aus dem Munde, und geht ihnen der Tabak aus, oder können sie sich keinen verschaffen, so rauchen sie getrocknete Nußbaumblätter. Ganze Tage können sie es aushalten, ohne etwas zu essen oder zu trinken, aber nicht Eine Stunde, ohne zu rauchen oder wenigstens ohne das Pfeifchen im Munde zu haben.

Im Allgemeinen sind die Zigeuner feige Leute. Nur in der äußersten Noth wagen sie es, aus ihren Wäldern hervorzubrechen, und die Reisenden, meistens aber nur die Fußgänger, anzugreifen. Mit großen Steinen bewaffnet, fallen sie über diese her; schießt aber der Reisende seine Pistole ab oder macht er nur Miene dazu, so ergreift die ganze Horde die Flucht, ist sie auch hundert oder zweihundert Köpfe stark. Muth und Tapferkeit sind niemals das Erbtheil eines zum Sklaven herabgewürdigten Menschen.

Die Romanier, mit diesem Namen bezeichnet man das gemeine Volk in der Moldau und Walachei, *) verachten

*) Wie übrigens der Uebersetzer nicht allein, sondern auch verschiedene andere, welche die Moldau und Walachei bereist, und die dortigen

zwar die Zigeuner, aber abergläubisch, wie sie sind, fürchten sie sich auch vor ihnen, und meinen, daß sie die Macht besäßen, unsichtbare Geister zu ihrem Beistand herbeizurufen, und daß sie, den Antichrist an ihrer Spitze, einst gegen das Ende der Welt erscheinen würden, um die Christen zu peinigen, und ihre Kinder aufzufressen. Wie aber fast alle Nationen den Zigeuner verachten, so verachtet auch er seiner Seits jedes andere Volk, und fühlt sich, wie Malte-Brun sagt, in seinem Stolze glücklich. Ein Schock Heu gilt ihm für einen Thron, und eine alte Eiche ist sein Himmelsdach.

Kein Zigeuner liebt den Feldbau, weil er keine bleibende Stätte verlangt, und daher behaupten auch manche Schriftsteller, daß sie unverbesserlich und niemalen an ein geregeltes häusliches Leben zu gewöhnen seyen; indessen hat die Erfahrung dennoch das Gegentheil bewiesen. So haben heutzutage viele aus ihnen in Siebenbürgen und der Bukowina feste Wohnsitze. Man sieht sie selten ihre Ansiedelungen verlassen und wenn es geschieht, stets nur mit vielem Wiederwillen. Auch in Serbien machte Fürst Miloſch den Versuch, sie an den Ackerbau zu gewöhnen. Die erste Probe damit fand in Poscharewatz und an einigen andern Orten statt und ist trefflich gelungen. Sie leben dort glücklich, essen ihr Brod von Mais, den sie selbst gebaut, und werden unfehlbar immer an sittlicher Cultur zunehmen, werden sie human behandelt.*) Denselben Versuch machte man in dem moldauischen Dorfe Rigi, im Distrikte Falczin, wo man sieben bis acht Familien Zigeuner mit mehr Liebe und Sorgfalt ihr Feld bestellen sieht, als es selbst die Bauern

---

Völker kennen zu lernen Gelegenheit hatten, so sind die unter Sklaverei und Druck versunkenen Romanier oder Walachen dieser Fürstenthümer kaum eine Nüance über den Zigeuner erhaben, und arten eben dahin aus, wohin dieser gekommen ist. (Anmerk. d. U.)

*) Dr. Fedor Possart, s. d. Journal „Ausland" vom 30. September 1836.

in jener Gegend thun. Den größten Beweis, daß dieß Volk einer sittlichen Verbesserung fähig ist, liefert die Klasse der Batrassi, welche vor Zeiten ebenfalls eine umherziehende Lebensart führten, jetzt aber eine bleibende Wohnstätte haben, sich verschiedenen Gewerben widmen, und größtentheils die Fehler und Laster ihrer nomadisirenden Brüder ablegten. Möchten sich daher die Regierungen ernstlich und einstimmig damit befassen, ihnen die Mittel zu einer angemessenen Unterkunft darzubieten, gewiß würden sie ihre Bemühungen durch die Erhebung eines ganzen Volkes zu sittlicher Würde belohnt sehen. Wahr ist es allerdings, die Zigeuner haben ihre eigenthümlichen Laster, hat man es aber einmal dahin gebracht, diese (durch Confinirung) mit der Wurzel auszurotten, so wird es für die Moldau und Walachei von sehr erheblichem Nutzen seyn, besonders wenn man sie zu Fabrikarbeitern verwenden wollte.

Zum Schlusse wird hier noch eine Uebersicht beigefügt, wie groß ungefähr die Bevölkerung der Zigeuner in Europa seyn mag. Man zählt nämlich

in der Moldau und Walachei . .	200,000	Seelen.
in der Türkei	200,000	„
in Ungarn	100,000	„
in Spanien	40,000	„
in England	10,000	„
in Rußland	10,000	„
in Frankreich, Deutschland und in Italien	40,000	„
Zusammen	600,000	Seelen.

Zweiter Abschnitt.

Sprache der Zigeuner.

Lange Zeit behauptete man, die Sprache der Zigeuner sey nur ein sogenanntes Rothwelsch, eine Diebssprache, und diese Meinung wurde auch seit vielen Jahren von den meisten Gelehrten für die richtigere angenommen. Grellmann versuchte jedoch zuerst das Unrichtige dieser Meinung nachzuweisen, indem er in seinem „Versuch einer Geschichte der Zigeuner" einzelne Bruchstücke über die Bildung ihrer Sprache, nebst einer Sammlung von Wörtern herausgab; allein die Regeln, die er in seinem Werke anführt, sind so unrichtig und so unsicher, daß man wohl behaupten darf, der Autor habe die ihm über die Zigeunersprache mitgetheilten Notizen nie selbst geprüft. Der Herr Studienrath Grafunder zu Erfurt hingegen edirte im Jahre 1835 einen grammatikalischen Versuch über die Sprache dieses Volkes und war somit der Erste, der uns Regeln über die Bildung und Aussprache dieser Mundart mitgetheilt hat; obschon derselbe nicht ganz vollständig ist, so bleibt er nichts desto weniger für den Sprachforscher interessant. Auch wird man zugestehen, daß die Sprache der Zigeuner, gleichwie ihr Leben und ihre Sitten ein höchst wissenswerther

und einer genauen Unterſuchung würdiger Gegenſtand ſey. Alle ihre Regeln, ſo wie ihr ganzer Geiſt beweiſen ihr hohes Alterthum, ihren indiſchen Urſprung, und mitten in Europa einen indiſchen Dialekt zu ſtudiren, iſt doch gewiß eine intereſſante Aufgabe! Der erwähnte Herr Graffunder hat zuerſt nachgewieſen, daß die Trennung der Zigeuner von den übrigen Nationen lediglich in ihrer Sprache ſeinen Grund hat, daß von ihr die Verachtung aller andern Völkerſchaften herrührt, und daß ſie es iſt, welche das Volk an ſeine Kaſte feſſelt, und es gleichſam zwingt, feſt bei ihren Sitten, Gewohnheiten wie bei ihrem nomadiſirenden Leben zu beharren. Alle andern Völker ſind Gadſchi, das heißt Giaur, und Heiden in den Augen des Zigeuners; nur der Zigeuner allein iſt der Romnitſchel, oder des Weibes Sohn. Han du me Romnitschel?*) iſt die geheiligte Parole, mit welcher zwei Zigeuner ſich anreden und verſtehen, wenn ſie auch gleich Gegenfüßler wären. An dieſen Worten allein erkennen ſie ſich und mit ihnen beginnen ſie auch ihren Freudentanz; ſie bezeichnen die Natur des Zigeuners ſehr treffend und man ſieht aus ihnen, wie ſehr ſie alle andern Nationen haſſen und verachten; ſie allein ſind Menſchen, ſich allein legen ſie dieſen Namen bei, während ſie alle Andere als Fremde, als Geſchöpfe einer andern Art betrachten, denen ſie ſelbſt den Namen eines Menſchen verſagen zu müſſen glauben. Und in der That, die Sprache der Zigeuner war ihr ſicherſtes Aſyl; ſie allein war das Hinderniß aller Verſuche ſittlicher Verbeſſerung, und ſie allein war es, die ihnen Muth gab, allen Verfolgungen und allen Verſuchen, ſie von ihrem Nomadenleben abzubringen, während vier Jahrhunderten zu trotzen!

Die Zigeunerſprache hat auch wirklich einen Wortbau und eine Zuſammenſetzung, die von der europäiſchen Sprache durchaus verſchieden iſt. Prüft man ihre Regeln, ſo findet

*) Biſt du ein Romnitſchel? (d. h. des Weibes Sohn.)

ſich nicht das Geringſte, was auf einen europäiſchen Urſprung hindeutete. Man muß ihre Wurzel weit, ſehr weit bis tief in Indien ſuchen, dort iſt ihre Urſprungsſtätte, von daher wanderte dieſes Volk ein! Obſchon äußerſt dürftig in ihrem Entſtehen, bereicherte ſich doch die Zigeunerſprache mit Wörtern aus allen Nationen, mit denen ſie in Berührung kam, und blieb deſſen ungeachtet (was das merkwürdigſte iſt, ohne Schriftſteller und ohne Literatur), dennoch der Wortfügung und dem Geiſte ihrer Sprache getreu.

Folgende Ueberſicht aus Feßler's Geſchichte von Ungarn wird uns einen Begriff geben von der Verwandtſchaft der Zigeunerſprache mit der Sprache Indiens.

Deutſch.	Zigeuneriſch.	Indiſch.	Moldauiſch.	Sanskrit.	Bengaliſch.	Malebariſch.
Kopf	schero	—	er	schira	sir	—
Haar	bal	—	wal	—	—	bal.
Auge	ïak	—	aki	akschi	aank	—
Naſe	nak	nak	nak	—	naak	—
Mund	mui	mu	—	—	mu, mun	—
Zunge	tschip	schibu	dschuban	—	dschibb	— —
Zahn	dant	dant	diiant	danda	dant	—
Ohr	kan	kan	kan	karnam	kon	kadu.
Tag	dives	dyn	degow	devasi	din	dio.
Nacht	ratti, rattgin	rat	rat	ratsi	raat	rate.
Sonne	kam	—	kam	kham	—	kham.
Mond	schon	schand	stchandorma	tschanda	schand	tschand.
Erde	Pup	—	—	puma	—	buma.
Waſſer	pani	panni	pany	panir	paani	nir, pan.
Gold	sonnai	sonna	sona	—	suna	suna.
Silber	rup	rupa	ruppa	—	rupa	ruppa.
Salz	lon, lun	noun	lon	—	—	mun.

Einen weiteren Beweis für die Verwandtschaft der Zigeunersprache mit der indischen liefern uns hauptsächlich die Zahlwörter in diesen beiden Sprachen.

Zahlwörter.

Zigeunerisch.	Indisch.	Deutsch.
Zek	Ek	Eins.
Duj	Du	Zwei.
Trin	Tin, Trei . .	Drei.
Schtar	Tschar	Vier.
Pantsch	Pantsch	Fünf.
Tschow	Tscho	Sechs.
Efta	Hefta, Sat . .	Sieben.
Okhto	Aute	Acht.
Nah, Enja . . .	Nau	Neun.
Desch	Dos, des . . .	Zehn.
Bisch	Bjs	Zwanzig.
Si, Triwaldesch .	Tjs	Dreißig.
Starwaldesch . .	Tschaljs	Vierzig.
Pendsjah, Pantswardesch	Pendscha . . .	Fünfzig.
Tschowardesch .	Sytt	Sechszig.
Eftawardesch . .	Syttr	Siebenzig.
Oktowardesch . .	Asseh	Achtzig.
Enjawardesch . .	Nowé	Neunzig.
Schél	Sáu	Hundert.
Duischel . . .	Dosai	Zweihundert.
Ekezeros, Deschwarschel.	Ekhazar, Hazar .	Tausend.
O Gluno, a jekto	Pajla	Der Erste.
O Duito, a duito	Dusera	Der Zweite.
O Trito . . .	Tissera	Der Dritte.
O Schtarto . .	Tscharta . . .	Der Vierte.

Eine Sprache kann bei zwei Zweigen eines und desselben Volkes unmöglich sich gleich bleiben, zumal wenn aller Verkehr zwischen denselben aufgehört hat, wie dieß bei den europäischen Zigeunern seit vier Jahrhunderten der Fall ist,

deren Sprache sich einzig im Munde des Volkes fortgepflanzt. Es theilen sich auch die Zigeuner unter sich in mehrere Dialekte und es ist deßhalb nicht befremdend, wenn der Zigeuner in Spanien nicht Alle Wörter versteht, die ihm der Zigeuner aus der Moldau hersagt. So sagen z. B. die deutschen Zigeuner koïa sterna, der Stern; koba mondo, der Mond; koba stuhlo, der Stuhl; koïa tischa, der Tisch. Alle diese Wörter versteht der Moldauer Zigeuner so wenig — als die romanischen oder walachischen Wurzelwörter drum — Weg, beveritza — Eichhörnchen, retza — Entrich, die Zigeuner in Deutschland sie verstehen würden.

Was das Studium dieser Volkssprache so beschwerlich macht, liegt daran, daß der Zigeuner, von Natur aus verschmitzt und mißtrauisch, immer Gefahr wittert, wenn er den Fremden in die Geheimnisse seiner Sprache einweiht, denn seine Sprache ist, wie gesagt, sein einziges Asyl, und er fürchtet daher, es demjenigen zu öffnen, welcher nicht, wie er, ein „Romnitschel" ist. Um den Fremden zu täuschen, geben sie ihm dann häufig falsche Benennungen und Ausdrücke an; übrigens ist auch ihre Sprache selbst, so zu sagen, eine betrügerische, denn oft hat sie vier bis fünf Wörter für einen und denselben Gegenstand, oder umgekehrt wieder ein Wort für vier- oder fünferlei Gegenstände. So z. B. bedeutet das Wort bani See, Fluß, Strom, Meer, Ocean, naschehen heißt fließen, strömen und laufen, tschatscho wahr und recht u. dgl.

Wie im Sanskrit hat auch das Zigeunerische zwei Geschlechter, aber für jedes Geschlecht mehrere Artikel; so deklinirt sich der Artikel koba in der einfachen Zahl (singular) also:

N. Koba, f. koïa.
G. Kola.
D. Kola.
A. Kola.

In der Mehrzahl (Plural) wieder kola und zwar unveränderlich durch alle Beugfälle (casus) und in beiden Geschlechtern.

Die andern Artikel sind in der einfachen Zahl männlichen Geschlechts:

N. o und u,
G. o und u, i und e.

Der Dativ und Accusativ sind dem Genetiv gleich und lauten in der Mehrzahl männlichen Geschlechts also:

N. i und e,
G. o und u, i und e.

Ebenso auch im Dativ und Accusativ in der einfachen Zahl weiblichen Geschlechts:

N. i,
G. i und e.

Die beiden Artikel i und e bleiben stets unveränderlich in allen Beugfällen, sowohl in der einfachen als in der Mehrzahl.

Da die Artikel im Genetiv, Dativ und Accusativ gleich sind, so kann man sie auch nur von einander unterscheiden, wenn sie bei Hauptwörtern stehen, welche im Genetiv und Dativ immer die Vorwörter de und der bei sich führen.

Alle Hauptwörter mit der Endung o sind männlichen Geschlechts und verwandeln in der Mehrzahl das o in e; alle Hauptwörter männlichen Geschlechts endigen in der einfachen im Accusativ auf es, die weiblichen auf a; in der Mehrzahl aber in beiden Geschlechtern im Accusativ auf en, wie z. B.:

Rom Mann, Acc. romes, Plur. romen.
Romni Weib, Acc. romnia, Plur. romnien.

Alle Haupt- und Beiwörter auf o dekliniren sich nach piro, Fuß.

Einfache Zahl:

N. koba piro, der Fuß,
A. kola pires, den Fuß,
D. kola piresde, dem Fuß,
G. kola piresder, des Fußes.

Mehrzahl.

N. Kola pire, die Füße.
A. kola piren, die Füße.
D. kola pirende, den Füßen.
G. kola pirender, der Füße.

Die Haupt- und Beiwörter weiblichen Geschlechts dekliniren sich auf folgende Weise.

Einfache Zahl.

N. Koïa romni, die Frau.
A. kola romnia, die Frau.
D. kola romniade, der Frau.
G. kola romniader, der Frau.

Mehrzahl.

N. kola romnia, die Frauen.
A. kola romnien, die Frauen.
D. kola romniende, den Frauen.
G. kola romniender, der Frauen.

Man sieht hieraus, daß der Dativ und Genetiv sich dadurch bilden, daß sie nach der Endung des Accusativ die Vorwörter oder vielmehr die Nachwörter de und der annehmen.

Die Weise, nach welcher sich die übrigen Hauptwörter, die nicht auf o oder i endigen, dekliniren, konnte von Herrn Graffunder bis jetzt noch nicht entdeckt werden.

Die meisten Beiwörter endigen sich in der einfachen Zahl männlichen Geschlechts auf i; in der Mehrzahl männlichen und weiblichen Geschlechts durchaus auf e.

Aus allen Hauptwörtern wissen die Zigeuner mehrere Beiwörter zu bilden, indem sie im Accusativ der einfachen und der Mehrzahl — beim männlichen Geschlecht die Endsilbe gro, beim weiblichen Geschlecht gri und in der Mehrzahl bei beiden Geschlechtern gre anhängen. So bilden sie aus den Wörtern rom und romni vier Beiwörter, deren jedes einen ganz verschiedenen Sinn hat.

Rom, acc. romes, adj. romes-gro, menschlich oder von einem Menschen kommend.

Rom, plur. acc. romen, adj. romen-gro, menſchlich, von mehreren Menſchen kommend.

Romni, acc. romnia, adj. romnia-gro, von einem Weibe kommend.

Romnia, pl. acc. romnien, adj. romnien-gro, von mehreren Weibern kommend.

Ebenſo iſt eine große Verſchiedenheit zwiſchen
Koba diklo romesgro und
koba diklo romengro,
denn der erſtere Ausdruck beſagt: das Tuch, ſo von einem Menſchen (Manne) herkömmt; der zweite — das Tuch, ſo von mehreren Menſchen herkömmt.

Die Bildung der Vergleichungsſtufen macht ſich ganz einfach. Dem Beiwort wird in der Steigerung (Comparativ) die Endſilbe der angehängt, wie z. B.

puro alt, puroder älter,
puri alte, purider ältere,
pure alte, pureder ältere.

Die höchſte Steigerung (Superlativ) bildet ſich, indem man der Mittelſtufe (Comp.) noch das Wörtchen bala vorſetzt, ſo heißt bala puroder (wörtlich noch älter) der älteſte. Wollen ſie auch den Superlativ noch verſtärkter ausdrücken, ſo ſetzen ſie der Mittelſtufe das Wörtchen kono und dieß manchmal doppelt vor, z. B. kono pureder ſehr alt, kono kono pureder recht ſehr alt, der älteſte von allen älteſten.

Die perſönlichen Fürwörter ſind:

me ich; man mich; mande mir; mander von mir.
du du; dud dich; dudde dir; dudder von dir.
ïob er; les der; lesde ihm; lesder von ihm.
ïoï ſie; la die; lade ihr; lader von ihr.
me wir; men uns; mende uns; mender von uns.
du me ihr; du men euch; du mende euch; du mender von euch.
ïon er ſie; len ſie; lende ihnen ihrer; lender von ihnen.

Die zueignenden Fürwörter ſind:

miro, f. miri, pl. mire, mein.

diro, f. diri, pl. dire, dein,
maro, f. mari, pl. mare, unſer,
du maro, f. du mari, pl. du mare, euer,
kolesgro, f. kolesgri, pl. kolesgre, ſein,
kolagra, f. kolagri, pl. kolagre, ſein, wenn man von Frauen redet,
kolengro, f. kolengri, pl. kolengre, ihr.

Die anzeigenden Fürwörter ſind:
gaba, dieſer da.
gaïa, dieſe da.
gala, dieſe da oder dieſelbe da.

Für das zurückweiſende Fürwort ſich haben die Zigeuner das Wort pes im Accuſativ der einfachen — pen im Accuſativ der mehrfachen Zahl, z. B. u grei hadel' pes pre, das Pferd bäumt ſich; ïon scharena pen, ſie loben ſich.

Am ſchwerſten, mangelhafteſten und unregelmäßigſten iſt vor allem das Zeitwort (Verbum) bei den Zigeunern. Einige Zeiten (tempora) ſind ſo gebildet, wie ſie es in keiner andern Sprache ſind, wieder andere fehlen ganz, und um ſie zu erſetzen, muß man zu langen Umſchreibungen ſeine Zuflucht nehmen.

Eigentlich haben die Zigeuner nur zwei Zeitwörter; es ſind die Hülfszeitwörter me hom ich bin, und waben werden, womit ſie die Zeitveränderung aller übrigen Zeitwörter, der thätigen und leidenden Gattung etc. etc. formiren.

Das Zeitwort: ſeyn.

Dieſes Zeitwort hat keinen Infinitiv.

Indicativ.

Praesens.	Praeteritum.
Singularis.	
me hom, ich bin,	me homes, ich war,
du hal du biſt,	du hales, du warſt,
ïob hi, er iſt,	ïob his, er war.

Pluralis.

me ham, wir ſind,	me hames, wir waren,
du me han, ihr ſeyd,	du me hanes, ihr waret,
ïo hi, ſie ſind.	ïon his, ſie waren.

Alle übrigen tempora fehlen dieſem Hülfszeitworte ganz.

Das Zeitwort: werden.

Indicativ.	Conjunctiv.

Präsens.

Singularis.

waba, ich werde,	me wabes, daß ich werde,
du weha,	du wehes,
ïob weha.	ïob weles.

Pluralis.

me waha,	me wahes,
du me wena,	du me wenes,
ïon wena.	ïon wenes.

Praeteritum.

Singularis.

me weïom, ich bin geworden,	me weïomes, daß ich ſey geworden,
du weïal,	du weïales,
ïob weïas.	ïob weïahes.

Pluralis.

me weïam,	me weïames,
du me weïan,	du me weïanes,
ïon weien.	ïon weïenes.

Imperativ.

we oder ab, werde,
wen — awen, werdet.

Participia.

wabasgro, geworden, geworbener,
wabasgri, geworbene,
wabasgre, geworbene. (Plur.)

Verba activa (thätige Zeitwörter).

Die meiſten Infinitive dieſer Zeitwörter endigen ſich auf b e n oder e n. Manchmal ſcheint es auch, daß einige vorkommen, die ſich mit einem langen a endigen.

Bevor ich aber von dem Präſens (der gegenwärtigen Zeit) dieſer verba activa ſpreche, will ich etwas von ihrem Imperativ (der befehlenden Art) ſagen, indem dieſer die Wurzel des ganzen Zeitworts bildet und in Verbindung mit den Hülfszeitwörtern alle andern Zeiten formirt. Die meiſten Imperative ſind einſilbige Wörter, wie pen rede, sob ſchlafe, gur ſchlage, de gieb, dscha, choche lüge etc. etc. Die zweite in der Mehrzahl des Imperativs bildet ſich nach der zweiten Perſon der Mehrzahl des Präſens mit Hinweglaſſung des Buchſtabens a.

Die gegenwärtige Zeit (praesens) bildet ſich aus dem Imperativ und dem Wörtchen w a b a (des Präſens von w a b e n). So z. B. fügt man zu rakker rede (dem Imperativ von reden) am Ende waba hinzu und man hat

me rakker waba, ich rede,
du rakker weha, du redeſt,
ïob rakker wela, er redet.

Treffen bei dieſer Zeitbildung zwei Conſonanten zuſammen, ſo wirft man auch öfter das zwiſchenſtehende w hinweg, und ſpricht: me rakkeraba, du rakkereha etc. Ein andermal verſchwindet ſogar die ganze Silbe w a, wie z. B. in me dschaba ich gehe, me chaba ich eſſe. In dieſer Zuſammenſetzung geſchieht die Umwandlung im Präſens des Indikativs und Conjunctivs, auf dieſelbe Weiſe, wie beim Zeitwort w a b a.

Das praeteritum (die vergangene Zeit) bildet ſich, indem man dem Imperativ das Wort m e h o m, ich bin, beifügt, einzig mit dem Unterſchied, daß ſich das h in d verändert, z. B.

pen rede, me pen-dom ich redete, habe geredet.

Endigt sich aber der Imperativ auf einen Vokal, so verändert sich das h in ï, z. B.

le, nimm; me leïom ich nahm,

de, gieb; me deïom, ich gab, habe gegeben.

Es giebt auch mehrere Zeitwörter, welche unregelmäßig in Bildung ihres Präteritums sind, wie dschaben, gehen, hat im Imperativ dschaba, und sollte also im Präteritum, me dschaïom haben, was jedoch nicht der Fall ist, sondern es hat me gheïom ich gieng. Dschaïom ist das Präteritum eines andern Zeitworts, namentlich von me dschaiaba, ich friere, es friert mich. Chaben, essen, hat ein doppeltes Präteritum: chaïom, chadon.

Das unregelmäßigste Zeitwort von allen in der Zigeunersprache ist meraben, sterben. Der Infinitiv ist meraben, Imperativ: mer, Präsens: meraba, Präteritum: merdom und muïom, und das Participium präteritum mulo.

Das Participium präteritum (das Wechselwort in der vergangenen Zeit) bildet sich aus dem Präteritum des Indicats, mit Hinweglassung des Buchstabens m in der Person Singularis, z. B.:

me dschibdom, ich lebte,

participium praet.: dschibdo, gelebt.

Niemals findet man das ï in einem Participium präteritum; so z. B. hat bei chaïon, ich habe gegessen, das Partic. prät. nicht chaïo, sondern chado, gegessen.

Alle andern tempora fehlen bei ihren Zeitwörtern und das Praeteritum wird so gut statt des Imperfecti gebraucht, wie im Deutschen. Das Futurum (die zukünftige Zeit) muß man durch Umschreibungen geben; so z. B. sagt der Zigeuner: me waba deisa koi, statt, ich werde morgen dorthin kommen, wörtlich: ich bin morgen da, oder ich komme morgen dorthin; denn waben heißt werden und kommen.

Für die Wörter: müssen, sollen, können, hat der Zigeuner die Adverbia: hun, hunte, sei, nasehde, nei, welche eine Fähigkeit zum können, sollen u. s. w. ausdrücken; de-

bel hunte hi, Gott muß seyn, oder Gott wird seyn; me naschde piaba, ich kann trinken. Immer kommen die Adverbia zwischen dem Fürwort und dem Zeitwort zu stehen.

Das Präsens Passivi bildet sich gleichfalls mit dem Wörtchen waba, und dem Participium präteritum des Zeitworts, z. B.: me waba gurdo, ich werde geschlagen, oder ich bin geschlagen.

Das Präteritum Passivi bildet sich hingegen mit dem Wörtchen me hom und dem Participium präteritum, z. B.: me hom gurdo, ich bin geschlagen, ich bin geschlagen worden; auf gleiche Weise bildet es sich mit dem Präteritum vom Hülfszeitwort: seyn: me homes gurdo, ich war geschlagen worden.

Mit Vorstehendem wollte ich keine vollständige Grammatik der Zigeunersprache liefern, wozu ich weder die Mittel, noch die erforderlichen Sachkenntnisse besitze, vielmehr wollte ich nur einen einfachen bündigen Begriff von der grammatikalischen Bildung dieser Sprache geben, welcher meinen Lesern als Einleitung zu dem am Ende angefügten kleinen Wörterbuche dieser Sprache dienen sollte. Wem es um genauere Kenntnisse in dieser Sprache zu thun ist, den verweise ich auf das Werk des mehr erwähnten Herrn Graffunder, dem ich auch den Hauptinhalt dieses Capitels entlehnt habe.

Zum Schlusse bleibt mir nur weniges mehr über diese Sprache zu sagen übrig. Sie ist im Allgemeinen harmonisch und rhythmisch, demungeachtet aber besitzt das Zigeunervolk nur sehr wenige Gesänge, und einige Bruchstücke, welche wir ebenfalls den Bemühungen Herrn Graffunders verdanken, können uns einen Begriff geben, wie wenig poetischen Sinn diese Nation besitzt, z. B.:

Gade wela?	Woher kommt er?
Gade stela?	Woher springt er?
Ab, miro tschabo ste!	Wohlan, mein Sohn springe!
J tarni romni dschala, mangel!	Die junge Frau geht und bettelt.

J puri romni balo pop:	Die alte Frau hinter dem Ofen betet.
J tarni romni har i rosa:	Junge Frau wie eine Roſe.
J puri romni har i dschamba:	Alte Frau wie eine Kröte.
J tarni romni weli tarno rom:	Junge Frau nimm einen jungen Mann.
J puri romni weli puro rom:	Alte Frau nimm einen alten Mann.

Noch haben die Zigeuner keine eigenen Buchſtaben, kein eigenes Alphabet, und werden wohl wahrſcheinlich auch nie eines bekommen; denn, indem ſie ſich mehr und mehr civiliſiren, bringen ſich ihnen von ſelbſt neue Bedürfniſſe auf, bei denen ſie eine ſo mangelhafte, dürftige Sprache beizubehalten nicht mehr im Stande ſeyn werden.

Kleines Wörterbuch der Zigeuner-Sprache.*)

Aal, alo, *Sanja.
*Aas, mulumàs.
*Aasgeruch, kandèla.
Ab (rechts), gatschàtsches, (links), gaserwes.
*Abbeißen, danteràf tèle. Er beißt den Finger ab: a jow a danterwèla guschja tèle.
*Abbinden, bandàf tèle.
*Abblaſen, portaf tèle. Ich blaſe den Staub vom Tiſche ab: me portàwa misèhres ch'hamaskrièster tèle.
*Abblühen, barnàf tèle. Die Blume verblüht: je sunge baruèla tèle.
*Abbrennen, bakaf tèle. Das Dorf brennt ab: u gahb chatschòla tèle.
*Abdecker, Schinder, menagrò.
*Abdrücken, das Gewehr, garrjaf. Jetzt drücke ich das Gewehr ab, a ganna me garriwawa i buschka tèle.
Abend, belbih, *brewul.
*Abendbrod, i brewijakĕri ch'habben.
*Abendgegend, a gai dschàla dewleskero kam delàll, d. h. hier geht Gottes Sonne unter.
*Abendglocke, gampàna; man läutet die Abendglocke, i rattschakeri gampàna.
*Abendmuſik, brewijakĕro paschopenn.
*Abendroth, lolo-polopen.
*Abendſtern, momĕlin.
*Aber, aber.
*Abermals, butidir.
Abgott, deuw.
*Abgrund, choropenn.
Abhauen, abſchlagen, chivritaleija, wusra.
*Abheilen, sasaf tèle; jetzt heilt es ab, a ganna sasièla tèle.
*Abkochen, geraf tèle.
*Abſeits, apege.
*Abtritt, ch'hinemàskri.
*Abzanken, hoyeraf.
*Ach, ach.
*Achſel, pikko.
Acht, ochto.
*Achthundert, ochtoschehl.
*Achtzehn, desch'ochto.

) Wie oben die Zuſätze und Anmerkungen, ſo ſind auch hier die mit einem Asteriſk bezeichneten Worte von dem Ueberſetzer neu hinzugefügt.

Achtzig, ochtowerdesch, *ochtodescha.
*Ader, radiskri.
*Aderlassen, Blut lassen, mekafrades.
Adler, bischotilo.
*Aecht, latscho, das ist ächtes Gold, a gawa hi latscho sonagài.
*Aeltermutter, Großmutter, bari mamin.
*Aerger, gholin.
Affe, papinori.
*After, puhl.
Ale (engl. Bier), livin.
Alsdann, dala.
Alt, bejahrt, puro.
Alter, purana, buda.
*Ambos, u baro saster.
Ameise, kirja, ghiri.
*Amen, amen.
An, bei, pasch; metschewaba langs i chamascri, ich setze mich an den Tisch.
*Anbinden, bandaf.
*Anbrennen, ch'hatschaf.
*Anfressen, chhaiaf.
Angel, buttilscha.
*Angenehm, latscho.
*Angst, thar.
*Anketten, bandaf apo werkĕlin.
*Anklagen, pokaf.
*Ankleiden, riwaf.
Ankommen, wias, *awaf.
*Annageln, guraf grafnes.
*Anpflanzen, (Bäume) tschiwèna rukènde.
*Ansehen, dikaf, warum siehst du mich so an? ho dikeha tu akeake apo mande?
*Anspeien, tschùgĕràf.
*Anständig, schnĕko.
*Anthun, dschowajaf; ich behexe ihn, me ganna dschowajawa a gollis.
*Angesicht, mui; siehe! der hat ein schönes Angesicht: dik a gollis je schukker muies.
*Antreffen, tapperaf.
*Antwort, penn.
*Anzug, riwĕpenn.
Apfel, pabui, pomya.
*Apotheke, trabengero kehr.
*April, o starto tschonn, d. h. der vierte Monat.
Arbeit, butin, butsi.
Arm, tschorelo.
Armuth, tschororì.
*Arrest, stilĕpenn.
Art, goswro.
Artig, arincino.
*Arznei, trab.
*Arzt, doctoris.
Asche, tschar, düplo.
*Athem, tucho.
Athmen, doko; er athmet schwer, a gollis hi je baro tuscho.
*Aufhängen, blaf; ich hänge den Kerl an diesen Baum, blawawa golla gatsches apo gàwa rùk.
*Aufknüpfen, gerraf aprè.
*Aufsuchen, rodaf aprè.
Aufstehen, ste aprè; stehe auf, ste pre.
Auge, jak, *jakcha, *jakh.
*Augenblick, ditterwast.
*Aus, awri; es ist aus, awri hi.
Ausgehungert, boko.
*Auskämmen, hannaf; ich käm-

me mir die Haare aus, **hannawà miro schères awri.**

Auslegen, **lekaf awri**; jetzt lege ich dir deinen Traum aus, **a ganna hun te lekàha tu mange mor sunes awrì.**

Ausschlafen, **soaf awri.**

Ausschlag, Kráze, **geër.**

Ausſterben, **munaf awrì.**

Auswandern (in ein anderes Land), **dschaf ano wàwer temm.**

Art, **tower.**

B.

Bach, kleiner Fluß, **bàni**, ***panin.**

*Backen (Wangen) **dschamja.**

Bäcker, **mareskero**, ***maromàngĕro.**

*Backen (Brod), **bèkaf.**

*Backofen, **poh.**

*Baden, **dschaf ano pànin**, d. h. in das Bad gehen. Nun gehen wir ins Waſſer, **a ganna dschaba ano pànin.**

Balſam, **muscatella**, ***latscho trab.**

*Band, **thorin, bahrda.**

*Bande, Diebsbande, **baritschor.**

*Bannen, **gerraf sorolo.**

Bart, **tschor**, ***dschor**, ***dschara.**

*Bär, **baer.**

*Bärenführer, **je gatscho baerèha.**

Baſe, Muhme, **dadesgri, pen bibbi**, auch ***pippi.**

Bauch, **per.**

*Bauer, **gatscho.**

Baum, **ruk**, ***gascht.**

*Becher, **kòhro.**

*Bedienter, **waletto.**

*Befehlen, **tschammadaf.**

*Befehlshaber, **tschammadar, Jammadar.**

Begreifen, **schunaben.**

Begegnen, treffen, **kuroben.**

Bei, der, **paschall.**

Bei, (praepos.) an, **basch.**

Beide, **bandoben, mendui.**

Beil, **chinnamangri**, ***dikno tower.**

*Bein, das, **herrui.**

*Beinkleider, Hoſen, **ch'ollob.**

*Beiſchlaf, (jetzt ſchlaf ich bei meiner Frau): **a ganna sowàwa gomer romnin.**

*Beiſchläferin, Hure, **lublin.**

Bekannt, **prinierdo**, ***prinscherdo.**

*Belohnung, **plessèrdepenn, pleiserdum.**

Berauben, **tschoraf.**

Berg, **hedjo**, ***dumba, bar.**

Beſcheler, Hengſt, **gratsch, grast.**

*Beſcheiden, **latscho**; das iſt ein beſcheidener Menſch: **à jowa hi latsche manuschender**, d. h. wörtlich: der iſt guter Leute Kind.

Beſchimpfen, **zhingher.**

*Beſchlagen, **gurraf**; das Pferd wird beſchlagen, **a gawa grai wèla gurrdo.**

*Beſen, **schulemàskri.**

*Beſoffen, **matto.**

*Beſtehlen, **tschoraf**; jetzt beſtehle ich den: **a ganna tschorawa a gollia.**

*Bestrafen, deaf paki.
Beten, priesterben, *prisseraf; a ganna prisserwahamen men dewleske, laßt uns jetzt zum Heiland beten.
*Betrügen, gohaf; jon gohèna manuschènde, die Leute betrügen wir.
Bett, wuddres, tschiben, auch *tschippen und bernista.
Bettdecke, coppa.
*Bettelmann, tschorĕlo gatscho, mangepeskro.
*Bettein, mangaf, ich bettle, mangawa.
*Bettelvogt, puschiakkro.
*Beule, pessepenn.
*Beutel, gissik.
*Bewaffnet, a gollis hi bùschka da chaaro, d. h. wörtlich: der hat Flinte und Säbel.
*Beweiben, laf romjes; ich nehme mir jetzt eine Frau: a ganna làwa mange je ròmjes.
*Beweinen, rohaf.
*Bezaubern, karokardaf.
*Bibel, baro dewlĕskero buchos, d. h. wörtlich: des Heilandes großes Buch.
Biene, birlin, *parreni.
*Bier, lowina, lumino.
*Bierschenke, gertschĕmiha, werda.
*Binde, thorm, pèda.
*Binden, bandaf.
Birne, brohl.
*Bisam, bisama.
Bissen, gotter, *muffla.
Bitte, mangawa, *mangapenn.
*Bitten, mangaf; mangawàlut, ich bitte dich.
*Blase (Tabak-), puschinka.
Blatt (Pflanzen-) patrin, *blêtra.
Blei, molibo, *moliwo, mulwa, Swinzi.
Bleiben, übrig seyn, tschaben.
*Blitz, dewleskĕri jahk, (Gottesfeuer), Felheschine.
Blitzen, chadschaben.
*Blos, nakt, mango.
Blume, Blüthe, pano, ruzha, *sunge.
Blut, rad.
Blutwurst, goii, *radeskĕri goich.
Bluten, radaf, ich blute, radàwa.
*Bock, pessiòlo.
*Bohne, rihill.
Böse, boshaft, nanilasch, erio, *nane latscho. Der Böse (Teufel), u beng.
*Branntwein, ch'hathatscherti; de man ch'hatscherteskero tschomòni, ich trinke Branntewein.
*Branntweinschenke, gèrtschĕmiha.
Braten, rösten, ceddo.
*Braten, der, pekko mas. Schweinebraten, pekko pahlĕlo mas; Kalbsbraten, jorko pekko mas; Rindsbraten, gurĕmno pekko mas; Hasenbraten, chewreskĕro pekko mas; Gänsebraten, papin pekki.
*Baum, bruno.
*Braut, biaweskritza.
Bräutigam, biawèskro.
Brechen, zerbrechen, naggherben, *bakaf.

Breit, bulhailo, borum, *puchlo.
Brennen, chatschaf; brennend, chadschabasgo; es brennt, chadschole; verbrannt, chadschido.
*Brett, pall.
Brief, liel, lill, chinamansgrî, *lihl.
*Brod, maro, manro.
*Brodsack, mareskero gohno.
*Brücke, port; ich gehe über die Brücke, dschawàwa pral i port.
Bruder, prahl, *pohral.
*Brunnen, hanik, hanj.
Bruſt, kehlin, poërsch, gohlin; die weibliche Bruſt: dschutschin, tschudsi.
*Bruſtwarze, lagurnak.
*Bube, tschawa.
Bube, burruco, *kajitta.
Buch, buchos, *libro.
*Buchſtabe, i law.
Burg, bukeo, *bari filetschin.
*Bürſte, pèda.
*Buſch, porr.
Butter, küll, frill, *kihl.

C.

*Chriſt, christ.
*Citrone, schelti, pabui.
*Cypreſſe, jalotrab.

D.

Da, dort, koi; da nimm, alales.
*Dahin, agotte.
*Damals, doska.
Dame, Frau, araünab.
*Dampf, thuh.
*Danken, barkaf.
Dankſagen, parraf.
Daumen, gazhdo, pallscho.
Degen, goro, chadum, *ch'hàro.
Der, koba; die kola; (weibl.) koia.
Derſelbe, a gàwa.
*Deutſch, gatschkenis; tschanàha tu gatschkenis, d. h. ſprichſt du deutſch?
*Deutſcher, Schasso, gajo.
*Diamant, latscho parr.
*Dick, pesso.
Dieb, tschor.
Diebſtahl, tschoren, tschou, *tschordas.
*Dienen, gerraf walleto.
Diener, diro, (weiblich) diri.
*Dienſtag, trihnto diwes.
Dietrich, banko klidin, auch *erioglitschin.
Ding, Sache, doga, *pèda, *gòwa.
*Dinte, melleli.
*Dirne, lublin.
Diſtel, karro, auch *disslo.
*Dolch, jachhàro.
Donner, tschetogasch, *dewleskĕrotschiro, gwittrolo, auch felheschine.
*Donnerſtag, panschto diwes.
Doppelt, zweifach, duber, aduito.
Dorf, gahb, gau, dschegga.
*Doſe, mòchto.
Drache, beng (Teufel).
*Draht, drohta.
*Dreck, tschikk.
Drei, trin, tri.
Dreißig, trianda, triwaldesch.

*Du, du.
*Dukaten, katwileja, kadwilgen.
Dumm, narbulo.
*Dummkopf, narbulo schero.
Dunkel, tamlo, *ratti.
Durch, durch.
Durchfall, bugchinepenn.
Durſten, gerraf truschulo.

E.

Eber, u morsch.
*Ebräer, pipolto.
*Edelдame, bari ràmin.
*Edelmann, arai.
Ehebrechen, lukedirparbas, a jow a bakerdas pèske romiàke, d. h. wörtlich: er hat gegen ſein Weib verbrochen.
*Ehefrau, romedìni romnin.
*Ehre, pattib.
Ei, das, iaras, garum, yoro, auch *antru.
Eiche, barano, *eicheldiko ruk.
Eichhörnchen, beveriza, walachiſch weweriza.
*Eid, sarrmann.
*Eidechſe, lisarta, grapschejuna. Mit dem Namen grapschejuna bezeichnet der Zigeuner alles Ungeziefer, welches Füße hat.
Eilen, hecco.
Eilf, deschejek, deschuik.
*Einbrechen, bakafatren.
Einfach, aicto.
*Einfältig, narbulo.
Eingehen, iodra.
*Eingeweide, pukko, auch wenterja.
Einhüllen, killilapra.
*Einig, latschekètene. Einige, nane but ketene, d. h. wörtlich: nicht viele beiſammen.
*Einkehren, tschaf agai atren.
*Einmauern, trichaf parèlià-ha.
*Einreißen, bakaf atren.
*Einroſten, rustrafatrèn; mein Meſſer iſt eingeroſtet, mertschurin hi perdo rostro.
Eins, jeck.
Einzig, mango.
*Einſchleichen, dschaf polòkes atrèn.
*Einſt, wagester.
Eis, saster, ieko, paho, auch *mohraso und kryga.
Eiſen, saster, *trascht.
Elend, tschoro, ropen.
Elle, kani, *kuni.
Ende, das, pup, schik, auch tziro hi awri, d. h. die Zeit iſt aus.
*Engel, die, dewleskero tschawe (Gottes Kinder.)
Enkel, purutschau, auch tschakero-tschawo.
*Enkelin, tschakeri-tschari.
Entdecken, sellitrapaw.
Ente, retza, *retscha, walach. rezza.
*Entfernt, dur.
Entkleiden, entblöſen, auriggu, *rantschaf awri.
Er, job, *jab, *koba.
Erbſe, hirhil, rihil.
Erde, Boden, pup, schik, auch *pohu.

Erdbeere, muri, *morrja.
Erdäpfel, Kartoffel, provingra, *matrelli.
*Erdroſſeln, dassedaf.
*Ermorden, moraf.
Erreichen, kalloben.
*Erſäufen, dassedafano panin.
*Erſchießen, a jow a dijas pestèle garriè, d. h. wörtlich: er hat ſich todt geſchoſſen.
*Erz, schèlto gòwa.
Eſel, baraga esheri, d. h.: ein Thier mit langen Ohren; *purikka.
Eſſen, chamaben, *chabben, *metschau, ich eſſe.
Eſſig, schut, *schutt.
Euer, dumaro, (weibl.) dumari.
Eule, die, tschuwikka.
Ewig, tschimaster.

F.

Faden, thaw.
*Fahren, dschaf i wortinéha, d. h. im Wagen fahren.
*Fahrweg, baro tromm.
Falk, der, wiknia.
Falſch, latschilo, wingro, *nane latschilo.
*Fangen, tapperaf; ich fange jetzt einen Vogel; a ganna tapperwàwa je tschirrkules.
Farbe, schin.
*Faß, turali.
*Faul, nane latscho butinàha.
*Fauſt, die, gomatini.
Fechten, cua.
Federkiel, por, pori, for, *epora.
*Fegfeuer, bengeskĕri jakk, d. h. wörtl. des Teufels Feuer.
*Fehler, hokerdall.
*Feiertag, schwendo diwes.
*Feile, dikno sastereskero pèda.
Feilhaben, bikken, *a gawa gòwa rikewelĕna d. h. wörtl. eine Sache zum Kauf anbieten.
*Feind, mischik tschèno.
Feld, temm.
Feldherr, jammadar.
*Fels, parreskero dumba.
*Fenſter, wôchnin.
*Ferkel, bahlòro, balora.
*Fern, dur.
*Feſt, sorolo.
Fett, tulo, *tullo.
Feuer, iak, *vag.
Feuergewehr, puschka, yogromangrì, walach. pusca.
*Finden, hatschaf.
Finger, kuzhilo, gusto, *guschja.
Fiſch, matscho, *motscho, mulo, tsnefniakero.
Fiſcher, matschingero.
*Flachs, stòppin.
Flamme, flammua.
Flaſche, wahlin.
Fleiſch, mas, mutz.
Fleiſcher, matschingero.
Fleiß, sik.
*Fleißig, latscho.
*Fliege, matschin, madjoh, madiho.
Fließen, maschebem.
Flinte, Feuergewehr, yogromangri, puschca, walach. pusca.
Flintenſtein, beghekoro bâr.
Floh, jua, tzua, auch *pischomm.

Flügel, aile, *pak, paka.
Fluß, bâni, *panin, *pir, *lyn.
Förſter, weschisero, iagaro.
Fohlen, das, tarno gresch.
Folge, palmande.
*Folgen, gannaf.
Forelle, schukker matscho.
Forſt, Wald, wehsch.
Frage, putzjum, *putschepenn.
Fragen, putschaf; putschàwa luter, ich frage dich.
*Franzoſe, waltschi.
Frau, araünah; romni, gadschi, manischi, ghiromni.
Frauenzimmer, ein ledіges, rachsü.
Frei, piro.
*Freitag, jekto sparestòwin.
*Fremd, duro duno.
*Freude, baro gowa ano tschi.
*Freudenmädchen, lublin.
*Freund, kak.
*Friede, pokòni.
Frieren, dschaiben.
*Froſch, schampa, djanba.
*Früh, dessàrla.
Fuchs, renade, *lischka.
Fühlen, sung, *hajaf; *tu hajedam a golla tappja, du haſt die Schläge gefühlt.
*Fuhrmann, wortineskĕro gàtscho.
Fünf, bansch, *pansch.
*Fünfzehn, deschepansch.
Fünfzig, pantscher-desch, panda, pant sandir.
*Für, pral.
Fürchten, daraben, *tarschaf; tarschàwa, ich fürchte.
Führen, biggherit.
Fürſt, rai, Fürſtin, rani; auch *krahli, der Fürſt.
*Fürſtenthum, rag, *temmeskero kràhli.
Fuß, piro, *pihro, pro.
Fußzehe, pallscho.

G.

Gabel, pusramangara, *fortschètta.
Gais, pushnin.
*Galgen, manoschwari, schebniza.
Gans, capin, *papin.
Ganz, perdo, podo, auch *zelo.
Garten, bar, *bahr.
Gärtner, bahreskero.
Gaſſe, stigga, *tromm.
Gaſthaus, werdu, kischimono.
*Gaſthof, gertschĕmìha, werda.
*Gaukler, comödiantàri.
*Gaul, grai.
*Gebären, benaf, benel.
Gebäude, ker, baua.
*Geben, deaf.
Gebet, mangawa, *pisserba, pisserben.
Gebirge, hedio, gebirgig, dumbadotemm.
*Geburtsbrief, pollamaskĕro lihl.
Gedächtniß, rikewela.
*Gefahr, mìschĕkĕpenn.
*Gefangen, stildo.
Gefängniß, starrapan, *stilepenn.
Gefäß, currio, *u tschàhro.
*Gefecht, tschingĕrwenĕpènn.

Gefolge, palmande.
Gefrornes, dschado, dschaido.
*Gegend, o dùrĕpènn.
Gehen, dschaben, *dschaf, *dschau.
*Gehirn, gòthin.
Gehör, scenio, *sunjo, *sunju, schunepenn.
Geige, schetra, boschi, mangri, auch *paschoma.
Geiſſel, Peitſche, tschukini, tschupini.
Geiſt, mulro, muhlo, fano.
*Geiſtlicher, raschai.
*Gelb, schelto.
Gelb, loevu, lowe.
*Geldbeutel, gisikk lowĕske.
*Gelehrt, siklo.
*Gemüth, tschi.
*Genick, mèhn.
Geräuſch, Lärm, gudli; das Geräuſch oder Gelärme, aweschunepenn.
Geruch, sung.
Gericht, krisni; Gericht, Speiſe, geben mas.
Gerſte, ghib, *arpa, *rann, *sung.
Geſchirr, bars.
Geſchlecht, Art, kak.
Geſchmack, sik. (?) sik bedeutet Fleiß, ſ. d.
Geſchwiſterkind, tanerpen; kola wela i tanerpen, ſie heirathet ein Geſchwiſterkind.
*Geſchwulſt, pèssopenn.
*Geſelle, mahl.
*Geſellſchaft, thorin.
*Geſicht, mui, mi, diköl.
*Geſinde, wallèti.
*Geſindel, u rathe.
Geſotten, brüa.
*Geſpenſt, mùhlo.
Geſpeist, chado.
*Geſtank, kant.
*Geſtern, daisa, kaliku.
Geſtorben, mulo.
Geſund, sasdo, *sasto.
Getreide, jiv, auch *ghiw.
*Getränk, biben.
*Gevatter, giriwo, Gevatterin, giriwi.
*Gewaltſam, barbarido.
Gewicht, paro, birdo.
*Gewinn, jommles.
*Gewiſſen, tschi.
*Gewitter, dewlèskĕro, tschiro.
Gewölk, felhoeschnodi.
Gewohnheit, goswro.
Glanz, dud, mumli, *schukkerpenn.
Glas, bechari, auch *wahlin, *chiw.
Glaſer, finitringhero.
*Glauben, me patschawalis, d. h. wörtl. ich glaube es.
Glocke, kampana, *gampano.
Glück, baxt, *pàcht; glücklich, pachtolo.
Gold, sonnai, sonikey, schomnakai, auch *somnakuny.
Goldſtück, cutta.
Gott, dewel, del, dewe, odel, deblo.
Grab, gowr, ghére, wermo, auch *handakko.
*Gränze, paier.
*Gras, lunka, char, chas, tschar, wirra.
*Greis, pùro.

*Grind, geër; mit dem Worte geër wird jede Art Ausschlag des Körpers bezeichnet.
Groß, baro.
Großmutter, mami, *barimamin.
Großvater, bàropàpo.
*Grún, jàlodo.
*Gurgel, gerrlo.
Gurke, boborka, *schuttle.
Gut, ladscho (bei Menschen), bei leblosen Dingen, mischdo.

H.

Haar, bal, bala, *ewala.
*Hagel, schohsi, grados.
Hahn, paschno, *paschlo, maschno.
Hakenstock, bangoklidin.
Halb, die Hälfte, pahsch.
Halbinsel, paswesch.
*Halm, puss.
Hals, men.
Halsband, menikla.
*Halskette, meneskĕro, wèrĕklin.
Halstuch, dikklo.
*Halt, atsch.
*Halunke, bastardo.
Hammel, upriludlilom, *wulàkro.
*Hammelfleisch, wulakrèskĕro mas.
*Hammer, martehli.
Hand, wast, wass, *wat.
*Handmühle, dikno, charĕskro.
Harn, mutter, harnen, mutterben, mutterwawa, ich harne.
*Harz, harza.
Hase, tschoschoi, schascho.
Hassen, haw.
Häßlich, tschorero.
Haufen, but, behiir.
*Haupt, chero.
*Haus, ker, caha, *kehro.
*Hausfrau, kehrèskeri gàtschin.
*Hausherr, kehrèskero gàtscho.
*Hausiren, trialldschaf ano foro.
*Hausrath, kerèskero ganzko gòwa.
*Haut, mortschin.
Heerd, buko.
Heermeister, derai.
Heide (Nichtzigeuner), gadscho.
*Heiland, dèwel.
Heimath, kehrĕdùno.
Heirathen, luno.
*Heiß, tatto, tuttu.
*Heller, chhayera.
Hemd, gad, *gath.
Hengst, grast, gratsch, *morsch.
*Henker, menakro.
*Henne, kachni, kagni.
*Herbei, a paschàll.
Herberge, tschiben, detelsche, doman, *lolopenn.
*Herbst, o hèrbsto.
*Hering, londo matscho.
*Herr, rai, raja, reiah.
Hervorbringen, limanghi.
Herz, schi, wodi, suilo.
Heu, kass, cass.
*Heulen, roaf, ich heule, rowàwa.

*Heuſchrecke, dewleskerograi.
*Hexe, dschowajani.
*Hexenmeiſter, dschowajano.
*Hieb, tappa.
Hier, gade.
Himmel, Luft, bolopen, Limnja, tscheross, schveto tscha-rosz.
Hineinlegen, schivitadraa.
Hinken, bangoben, *dschaf bàngo, hinkend, bango.
Hinter, balal, balo, balu.
Hintertheil, ghero, buhl.
*Hirn, gòthin.
*Hirnſchale, schereskĕro gogallo.
*Hirſch, serfa.
*Hirte (Kuh-), polontschèro, der Ziegenhirt, puhsièngro; der Schweinhirt, palèngro; der Gänſehirt, papijèngro; der Schafhirte, perrschèrì.
Hitze, tattepenn, pekyl.
Hoch, pral.
*Hochzeit, likĕlo.
*Hölle, sap.
Holz, gascht.
*Holzart, tower.
Honig, pischa, gwin, mescho.
*Horde, u bandlo.
Horn, sching.
Hornreich, gurĕmjà.
Hoſen, gullub, chalu, kalochis.
Hügel, bar.
*Huf, grajeskĕro pèhro, (Pferdshuf).
*Hufeiſen, schingeskĕro sàster.
*Hufſchmid, pettalangro.
Huhn, canni, daschni.
Hund, dschukklo.
Hundert, tschee, schèhl; hundert und eins, dsche descha jek.
Hunger, bok; *pokolepènn, hungern.
*Hungrig, pokŏlo, bokŏli.
*Huſar, bangeměnàkro.
Huſten, ghäsen; der Huſten, ghas, *jass.
Hut, staddi, muschi, Hutmacher, staddingero.

J.

Ja, òwa.
Jagd, schegari.
Jagen, wazh.
Jäger, wezheskero, *weschèskro.
Jahr, besch, *bersch.
Jahrmarkt, likĕlo (ano foro), waggaulus.
*Ich, me, mö.
*Jener, u wàwer.
Igel, stachlengero, holschauitscha.
Ihr, kolengero, Ihnen, kolengre.
In, an, ano.
*Inſel, wesch.
Irrig, wingro, latschilo.
Irrthum, dromno, zhedum.
*Jude, pipolto, tschindo.
Jung, tarno, derrno.
Junge, tschawo, der Junge oder Kleine, rachlio.
*Jungfer, tschek, tsche.
Juwelen, latsche, parrja.
Izt, a ganna.

K.

*Kahn, pero, pehro.
Kalb, variuhilo, *jorko, gurunori.
Kalben, i gurumni kirela je derrno, d. h. die Kuh kalbt.
*Kalbfell, jorkèskero tschamm.
Kalk, mescho, *parnepenn.
Kalt, skil, schil.
*Kamm, ganglin.
*Kanne, kohro.
Kamerad, mahla; pie mahla, d. h. trink, Kamerad.
Kaninchen, caningo.
*Kanzel, peda; der Pfarrer geht auf die Kanzel, raschai, dschalèla apo pèda.
Kappe, poletta.
*Karbatsche, tschupnin.
*Karte, pelski; kennelena pelska, sie spielen Karte.
Kartoffel, provingra.
*Kasten, syntari, ch'chistarri.
*Kaufen, kin.
*Kater, stirrna, gisterna.
*Katholisch, schwèndo.
Katze, matschka, myza, murga.
*Kegel, keglo.
*Kelch, mostranzo.
*Keller, keltra.
Kennen, jen; bekannt, prinierdo.
Kerker, starrapen, stilepenn.
*Kessel, gàgawi.
*Kesselflicker, gagawièngro.
Kette, schammit, *werklin, weimga.
*Ketzer, nane schwendo.
Kind, tschabo, *tschowo, *tschawo.
*Kindbetterin, leachùssa.
Kirche, kangri, *kandir, *kangheri.
Kirsche, kirghissen, porschossa.
Kirschenbaum, kirghissagroruk.
Klaue, nac, *pihro.
Klebrig, naneleskekso.
Kleiden, ruddi; das Kleid, a riwĕpenn, tschucca.
Klein, bitto, dikno.
Klopfen, tschil, *guraf.
Kloster, klusturi.
Knabe, tschabo, *tschawo.
*Knakwurst, siriengero goich.
*Knall, tapp.
*Knaster, gohn latschidir tuwièlli.
Knäulfaden, taw.
Knebeln, bandaf.
Knecht, waletto.
Knie, tschanga, *tschang.
*Knoblauch, serria, tzirja, pura.
Knochen, gogàllo.
Knopf, craton, gottschikk.
Knopfmacher, gattscho, gottschikkèngĕro.
*Koch, kerepàskro.
Kochen, geraf, pehgum.
Kohl, schach, schok.
Kohle, janger, angar, parta, mangal.
*Kolik, leskèro tschi chhatschola (sein Herz brennt).
Koller, Brustlage, harmì.
Kommen, waben, awaf; er kommt, awèla.
*Kommòdiant, kellepaskro.
*Kònig, baridir krahl.
*Kopf, schèro, tschero, scherb, cheru.

*Kopfsteuer, scherèskero lòwe.
*Korb, gatschnitscha.
*Korn, giwe, rozho.
Körper, trupo (walach. trupu.)
*Kostbar, recht schukker.
Koth, schik.
*Kraft, sohr.
*Krämer, pikkamaskro.
*Krank, nassĕlo, narwolo.
*Krâze, Ausschlag, Aussatz, geër.
*Kraut, schach.
*Krebs (Krankheit), dukkedihèrui.
Krebs (Wasser-), hai; karodi; krebsen, rodaf garedinja.
Kreide, ghereta.
*Kreuz, krizarì.
*Kreuzweg, a gawa tromn hi ano druschulende, d. h. wörtlich: diese Straße geht ins Kreuz.
Krieg, kobakuroben; *kugriben; der Krieger, kutwnàskero.
*Krone, korona.
*Kröte, grapodo.
*Krug, kohro.
Krummer, Krüppel, bango.
*Küche, sihna.
Kuchen, màrkĕli.
Kuh, gùrumni, kurkumni, guruni.
Kunkel, rozho.
Kurz, tigno, *dikno
Küssen, tschumaben; ich küsse, tschumewàwa; die Küsse, kiral, kiras.

L.

Lachen, saien, *salaf; *assap, *sawa; das Lachen sa.
*Lächerlich, saldo.
*Laden, der, budikka.
*Lagern, tele tschiwahamen a gaì, d. h. wir lagern uns hier.
*Lahm, bango.
Lamm, bakero, bhara, dohilo, *derno wulakra.
*Land, temm, terum.
Landessprache, koba rakerben, koba rakriben.
*Landleute, gadschè.
Landstraße, drum, wal. drumu.
*Landstreicher, tschor.
Landesherr, temmèskero rai.
*Lang, lunge.
Langsam, lokes, betschuker, pollòkes.
Lassen, muk; mukles; laß ihn gehen.
Laterne, Leuchte, dudramangra.
*Laub, blethra.
*Lauch, dikno jàlopenn.
Laufen, nascheben.
Laus, die, tschuw, jua; Läuse, puzhum, dschulo, paschan.
Lazareth, nasselèngero kehr kuhrdènde.
Leben, dschiwapen.
Leben, das, tschiwepènn; mor dèwel dela tute raha tschiwepenn, d. h. Gott schenke dir langes Leben.
Lebendig, tschido.
Leber, pukko.
*Leblos, muyas.
*Leder, tschamm.
*Ledig, nane romodìno.
Lehren, sikeraben.
Leib, Körper, trupo, wal. trupu.

*Leiche, muyas.
*Leinwand, poohtom.
*Leiter, tscheppnitscha.
Lecken, tscharaben.
*Lesen, gendaf.
Leute, Menschen, manuschelia.
Licht, Kerze, mòmelin, mumli.
Liebe, lamela, gàmapenn.
Lied, das, ghiv.
*Linde, tullo ruk.
*Linse, ladinja.
Lippe, wuscht.
*Listig, gotschwero.
*Loch, gheb, *cheachew.
*Löffel, roich, roy.
Lohn, pleiserdum.
Löwe, oroschlano, baro-beng.
Luchs, luxo.
Luder, mulomàs.
Luft, prabal, prawul. [ben.
*Lüge, achhàchepenn, gocho-
*Lügen, achhachaf; nachhachnet, d. h. lüge nicht.
*Lump, tschilatscho.
*Lustig, mischto.

M.

Maas, kuni.
Machen, geraf, keraben.
Macht, sohr, zohr; màchtig, sorlo, *sohrlo.
*Mädchen, raklin, tsche, tschai.
Magd, rakli, *serwantitza.
*Magen, maga.
*Mähne, pall.
Mann, rom, manusch, gajo.
Mantel, plaschta.
*Marsch, dscha.
Matrose, baringhero.
Maul, mui.
*Maulesel, pahschpurikna.
*Maulschelle, tschamadini.
*Maus, germêsso, carmus.
Meer, baro panin.
Mehl, jaro, saro, *aro.
Meile, migamea, iemia.
Mein, miri.
Meister, derai.
*Melken, tohschaf.
Melone, herbuzho, walach. harbuzu.
Menge, but, behiir.
*Mensch, manusch, tscheno, gadzo.
*Messe, baro likělo.
Messer, churi, tschurin.
Messias, dèwel.
*Metzger, masengro.
*Milch, tud, zud.
*Milchbrod, pàrno maro.
Milchrahm, smentino, walach. smentina.
Milchschwein, balora.
*Mist, fuie mèhrdro.
*Mit, aw'.
*Mittwoch, stàhrto diwes.
*Mohr, moro.
Monat, mènet, nanet, schon.
*Mönch, monacho.
*Mond, tschonn, mrascha.
Morast, poschi.
*Morgen, der, desarla, feizrile; morgenden Tags, desai.
*Müde, kehno.
Mücke, kako.
Münze, löwe.
Mütze, staddi, huffo.
Muhme, dudusgri men bilbi.
Mund, mui, tschor.
*Munter, lustig, tschangelo.

Muſikmachen, koba baschaben.
Mutter, dai, *dei, dajo.

N.

*Nabel, porr, pohre, porra.
*Nach, palall, folge, komme nach, aw' palàll.
*Nachen, peraf.
*Nachmittag, pahschdiwes.
Nacht, ratti, rath, radschka.
Nachtlager, tschiben, detelschedoman, *rattlodepenn.
Nadel, suw.
Nähen, siwaben, sivil.
Nagel (am Finger), naja, nagti, nori.
*Nagel, der, graffni.
Nackend, kindo.
Name, nao, lawe, penn' mange tor law, ſag' mir deinen Namen.
*Narr, narbulo.
Naſe, nak.
*Naß, sapano, tindo, kindo.
Nebel, koeddo.
*Neger, mohro.
Nehmen, leben.
Nennen, naben.
Nein, nei, *na, *nane.
Neu, nero, *newo.
Neun, ennia, *jenja.
Neunzig, eiiawerdesch, eniandis.
Nicht, na, nane, nanit.
*Nichts, tschi.
*Nie, doskana.
Niemand, nane jek, nani kek.
Niederlegen, tschwaben.
*Niedrig, dikno.
*Niere, nihrno.
Nieſen, pehenda.
*Nonne, nonnitza.
Nothleiden, brat.
Nothwendig, hunte.
*Nothzüchtigen, a jowa siladas a golla, er hat ſie nothgezüchtigt.
Nüſſe, pehenda.
*Nützlich, mischdo.

O.

*O! o.
*Oben, a pral, apra.
*Obrigkeit, pèssaperrèngre.
Ochs, gurub, guru, *gur.
*Ofen, pow.
*Offen, piro.
Oeffnen, piponit, *dschaf aprè.
Oeffnung, gheb.
Oheim, dadesgro pal, *dajakero pral, *tschelk.
Ohr, kan, cam.
Ohrenring, caningaru, gannesskro.
Ohrfeige, tschamedini.
Ort, buchlipen, platza, Jrgag.
*Oſtern, patscherdi.

P.

*Papier, tschammerdo.
*Papſt, schwendo dàde.
*Paß, lihl.
*Pathe, giriwo.
Peitſche, dudum, *tschupni.
*Perle, mehrkelì.
*Perſon, gatscho.
*Peſt, narbulo nàsselpenn.
Pfanne, pop.

*Pfau, pohno.
Pfeffer, peperi.
Pferd, grai, *grea, gra, gara, gro.
Pflanze, zhah, scha.
*Pflug, plugo.
Pforte, bariporta.
Pfund, libra, liwra.
Piſtole, banduk, *sammerètta.
*Polizei, polizeia.
*Poſt, posto.
*Prieſter, raschai.
Pſalm, psalma.
Pulver (Schieß-), schuttli, (Medizin-), pulwra.
Purpur, schukker lolo.
Putzen, gerrafles schukker.

Q.

*Quartier, lodepenn.
Queckſilber, tschindo rup.
Quelle, hani, foljasi, schello.
*Querſack, gòhrno.
Quetſchen, dùkkedaf.
Quitte, schelti pabui.

R.

*Rabe, korakko.
*Rad (Wagen-), rada, (Spinn-), vilunsa.
*Rädelsführer, jekto mahl.
Raſen, narbulaf, sonnelowisa.
*Ratte, ratto.
*Raub, tschordas silàha.
*Räuber, baridir tschor.
Rauch, thub, rauchen, tofe.
*Raupe, raupa.
*Rauſch, pahsch matto.
Rechnen, zhinaben.
Recht, das, tschatscho, *tschatschepenn.
Reden, rakkerben, pennaf.
*Regen, prischindo.
Reich, barwello, *prawello.
Reiſe, drum, reiſen, gerraf tromm.
Reiten, kista, *glisaf.
Reiter, rittero, *glisto.
*Richter, rai.
*Rieſe, rieso.
Rinde, tsilka, bolka, *krusta.
Ring, jangustri, gostring, *gusterin.
Ritze, dschurie.
Rock, ratschola, kora, Ljunka.
*Rohr, rihda.
Roſe, rosa, *sungemaskri.
*Roß, schukker grai.
Roth, allullo, *i lòlo.
*Roz, limm.
Röſten, ceddo.
Rübe, canauvo, rapani.
Rücken, dummo, *kahraf.
Rufen, wattogudli, *dekaf.
Ruß, rustra.
Rüßel, nak.
Ruthe, tschukini, tschupini, raicha.
Rutſchen, dschaf apo pujàtte.

S.

*Säbel, ch'haro.
Sägen, tschinnaben.
*Saft, safta.
Sagen, rakkeraf, pennassen.
Sack, gunno, *gohno.
*Salat, schudli.
*Salbe, makkepenn.
Salpeter, lonkeren.

Salz, lon, luhn, *salzen, denaf lohn.
*Sammet, sammeto.
*Samstag, sparestowin.
Sand, balu, *tschak.
*Sarg, trùna.
*Sattel, sehn.
*Saubohne, pòhbo.
*Sauer, schudlo.
*Sauerkraut, schudloschach.
*Saufen, but biaf.
*Schädlich, schasto.
Schätzbar, schoker; schätzen, schokerben.
Schaf, bakero, bakro, bachico.
Schäfer, bakringhero, *perrscheri; Schäferin, perrscheritza.
Schaffen, simaughi, limmaugi.
*Schafhirte, baudlo.
Schafwolle, puzhum, poschum.
*Schande, latsch.
*Schanze, wallo.
*Scharlach, lòlo.
*Schau, dik.
*Schaufel, schippla.
Scheere, gattni, *gatt.
*Scheibe, gàrepènn.
*Scheide, die, paiĕr.
Scheiden, schamander, zhaswawer, kindir.
*Scheitel, wirblo.
*Schelm, gòtschwĕro tschor.
Schelten, tschatschoben, tschingheraf.
Schenke, buoro, *gertschĕmiha.
Schenkelbein, herro.
Scheune, granza, schùrĕna.
Schiff, bars.
Schicksal, gòwa.
*Schild, schildo.
Schildwache, sentinella.
Schildkröte, bazi maschka, dschamba.
*Schilf, schilfa.
Schilling, gurischli.
Schimmern, bareskroben.
*Schimpf, latsch.
*Schinken, palèskero mas.
*Schirm, rampàlo.
Schlachten, maraf, kuroben.
Schlaf, Schlummer, sowawa, sulti, schlafen, soben, schläfrig, sowello.
Schlag, tapp; schlagen, guren, maren.
Schlange, bari sapp, tsap.
*Schlau, gotschwĕro.
Schlecht, aicto, *mane latscho.
Schleifstein, aschpin, homokoro.
Schließen, clisn.
*Schloß (Gebäude), baro kehr.
*Schloß (Thür-), buklo.
*Schlosser, buklenghero gatscho.
Schluchzen, nakkeben.
*Schmalz, tullepenn.
*Schmaus, chhabben.
*Schmerz, dukk.
Schmied, sastringhero, *pettalangro; schmieden, chinnel.
Schnabel, schnablus.
Schnee, icve, *chibb, iw.
*Schneider, suwiakro.
*Schnepfe, schneppa.
*Schnupfen (Tabak-), sungelaf.
Schnupftuch, pannigascha, *nakeskero diklo.
*Schnur, parda.
*Schnurbart, dschohr tele

leskero nak; d. h. Bart unter der Naſe.
*Schooß, gohl.
Schön, rincano, schukker.
Schönheit, schukkerben.
*Schöpfer, baro dèwel.
Schreiben, tschindas.
Schreien, wattogudil.
*Schrot (Flinten-), trasèrrja.
Schuhe, chuva.
Schuhmacher, gordecheri, kirchenghero.
Schuld, kammawa.
Schürze, schaducca.
Schützen, rakàf.
Schwalbe, schwalma.
Schwan, schono.
*Schwanger, bari.
Schwanz, pori, *gahr.
Schwarz, kalo, melelo.
Schwarzbrod, debank.
Schwefel, kandini, mumè.
*Schweigen, atschaf; ſchweige ſtill, atsch' pokoni.
*Schwein, pahlo, bala, balo, bali.
*Schwelle, balka.
Schwer, barahillo, *peharo.
Schweſter, pen.
Schwiegerſohn, tschalagro-rom.
Sechs, schohb, *schow.
*Sechzehn, dèscheschohb.
Sechzig, schowerdesch, *tschowandesch, *schohbdèscha.
See, bani, *seero, *siro, *bauropani.
Seele, si, wodi, *tschi.
Sehen, dic; ich ſehe, dikawa.
Seide, rozh, *pahr; pareno diklo, ſeidenes Halstuch.
Seife, sapunni, sappin.
*Seil, schello.
Seiler, schelengero.
Sein, kolesgro; ſeine, kolagro.
Seite, andririk.
Seyn, me hom, d. h. ich bin.
*Selig, mutsch.
Setzen, tschwaben.
Sie, ioi, *jolo, *wony.
Sieben, efta, ſiebenzehn, efta descha, estawardesch.
Sieben, cerru, geſotten, brifa.
Silber, rup, *aup.
Singen, ghiraben, baschaben.
Sitzen, beschaf; ſitzend, besh.
So, di.
Sohn, tschabo, kutwnoskro.
Soldat, lurdo.
Sommer, nieli.
Sonne, kam, cham.
*Sonntag, gùrrko.
*Spaß, perjas.
*Spät, dure.
Spaziergehen, yaw.
*Speck, tèllomàs.
Speiſe, ch'habben, gaben mas.
Spiel, kel, *kellepènn.
*Spindel, spindla.
Spinnrocken, rozho.
*Spitzbube, tschor.
*Sporn, sporin.
Sprache, rakkerpenn.
Sprechen, rakerben.
Springen, staben.
Springbrunnen, hani.
*Stab, Stock, gascht, coschti.
Stadt, gav.
Stahl, abein.
Stark, serio, *sorolo.

*Staub, mihsera.
*Stechen, tschuraf.
*Steg, dikno port.
Stehen, dardaf, *derraf.
*Stehlen, tschoraf; a jow a tschorèla, der ſtiehlt.
Stein, bar, auch *parr.
Stecknadel, spinga.
Stelle, buchlipen.
Sterben, meraben, mujas, mulo.
Sterblich, meràmpangre.
Stern, sterna, dewleskĕri momelin (Gottslicht), tscherhenja, tscherbe.
Stich, dschurie; me daba dschurie, ich ſteche oder gebe einen Stich.
Stiefeln, schkòrnia.
*Still, pokoni.
*Stinken, kantaf; kantela, es ſtinkt.
*Stirn, tschatt, tschekad.
Stock, coschti.
*Stockfiſch, lawertajo.
Stolz, goimen, schukker.
*Storch, storko.
Stoß, dschurie.
Strang, schello.
Straße, stigga, tromm.
*Strauß, sungemàskri.
Streng, nango, mitschach.
Stroh, pul, pos, *puss.
Strumpfwirker, jaringhero.
*Stube, isma.
Stuhl, scaurnin.
Stute, greni, *garani, *grasni.
Suchen, monagna.
*Sumpf, toss, moraschta.
*Süß, gulo, gudlo, guldo.

T.

*Tabak, tuwièlli.
*Tabaksbeutel, puschinka.
*Tabakspfeife, tschantella.
*Tafel, bari chhamaskri.
*Tag, diwes.
*Täglich, kakodiwes.
*Tanne, tanna.
Tanz, killin, kellepènn.
Tanzen, kellaben.
*Taſche, botissa, botista.
Taube, tovadei, *tovadri, pennistehra, kaschuki.
*Taufen, pollaben.
Tauſchen, poreàf.
Täuſchen, gohena.
Tauſend, deschwerschel, ekkezerossero, chischèhl.
Teich, tallo, scero.
*Tempel, kangrin.
Teufel, bong, kyng.
*Thal, grunda.
Thau, mrascha, osch.
Thee, multamangri.
Thier, tetel.
Thon, Erde, kutschkaba.
Thräne, schwah.
*Thron, trono.
Thüre, wudda.
Thun, kerahen.
Tiſch, chamasgri.
Tiſchgebet, pusramangara.
Tochter, tschai, galvay.
Tod, meraben, geſtorben, mulo.
Todſchießen, kari.
Tödten, man.
*Toll, diwio.
*Topf, pihri.
*Tornister, gòhno.

Tragen, leiauna, hitschawa.
Trank, pido.
*Traube, mohljàkeri peda.
Traum, suno, paremisso.
Traurig, tuggonso.
Treten, stakkerben.
*Treu, latscho.
Trinken, biben, piava.
Trocknen, schukko, schukrohilo; das Trockene, die Dörre, schuko.
Trommel, tambun, tammpuk.
*Trompete, portomaskri.
Trotzig, goïmen.
*Trunken, matto.
Truthahn, pibbleraumi.
Tuch, diklo, *pochtam.

U.

*Ueber, a pral.
*Uebermäßig, sebut.
Uebermorgen, wawerdives.
*Uebermüthig, narbulo.
*Ueberreden, gerràfias schukkĕre lawènde, (er macht viel schöne Worte).
*Uebung, sikepènn.
Ufer, kunara, para, *preka.
*Uhr, gampana.
Uhrmacher, gampanakero gatscho.
Umkommen, man, gèrik hillo (er ist weg).
*Umsonst, tschischeske.
Und, da.
*Unermüdet, nanekehndo.
*Unfall, tohsch.
Unpäßlich, naffli.
Unter, maschke.
Unterhosen, schoste.
*Unterirdisch, telepubo.
*Unterleib, teledung trupo.
Unterrock, truppa.
*Unverzagt, tahrelo.
Unzucht, latsch.
Urin, muter.
Ursprung, hani, foliasi, schello.

V.

Vater, dàde, dod, dadi, wal. tatâ.
*Vaterland, dadèskero temm.
*Venerisch, a jow a hi walschi.
*Verachtet, pattib.
*Veraltet, purado.
*Verband, bandèla.
*Verblüht, verdschanelo.
Verbrannt, chadschido.
*Verbrechen, verbakkerpenn.
*Verdacht, patchapenn.
*Verdorrt, schukko.
*Verhör, putschepenn.
Verkaufen, latsakerit, bikken.
*Verrecken, muir ano bengèskĕro law (stirb ins Teufelsnamen).
*Vers, gichepenn.
*Verschlafen, versowaf.
*Verschmieren, makaf.
*Verschwatzen, verrakaerf.
*Verschwunden, gerikgèhlo.
*Versetzt, simmedo.
*Verstorben, muijas.
*Versüßen, gerraf gulo.
*Verwalter, verwaltari.
*Verwelkt, kòwlo wihno.
*Verwildert, diwio.
Viel, put, auch but.
*Vielmal, butidir.
Vier, stuhr; der Vierte, o schaflo.

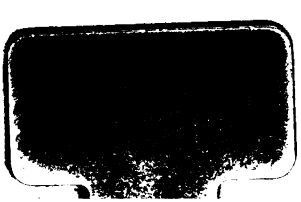
*Vierfüßig, stahrpirengro.
*Viertel, gartiri.
*Vierzehn, deschaftahr, deschuschtar.
Vierzig, saranda, *stahr, waldesch.
*Violine, weiljuna, schetra.
*Vogel, tschirrkulo, tschirikli, tschirioloro, kleiner Vogel.
Vogelfrei, tschirrkulengero gèwa hom.
*Volk, nationa, tschehl.
Voll, perdo, por.
*Von, a.
Vor, fúr, a glan.
*Vorbei, gerik.
*Vormals, doska.
*Vormittags, glandiwes.
*Vorname, glandunolaw.
*Vorrath, butgowa.
*Vorwärts, dscha.

W.

*Wache, rakeli.
Wachs, iarni, *mom.
Wachsam, massob.
Wachsen, barowaf.
*Wachtel, wachtla.
*Wade, hermich.
Wagen, warde, auch *wortin.
Wahr, tschatscho, tscha.
Wahrheit, tschatschepenn; penn'mange u tschatschepennas; d. h. sage mir die Wahrheit.
Wahrsagen, durkeben.
Wald, wesch.
Wampen, Lenden, wescho.
Wamms, harmi, *ghoro.
*Wund, wanda.
*Wange, dschamja, tscham.
Wärme, tátto, tattopenn.
*Warum, hoske.
*Warze, warza.
*Was, ho.
Wasser, pani.
*Wasserkrug, koro.
*Wasserwoge, pleme.
*Weben, geraf pochtam.
*Weg, tromm.
*Weh! o!
*Weib, romnia, gadji.
*Weiberbrust, tschutschin.
*Weibsbild, raklin, dschuli.
Weiher, tallo.
*Weihnachten, patterdschingero-diwes.
Wein, mol, *mohl, *mul.
*Weinen, burwin, rowaben; rowawa, ich weine.
*Weise (der), geswro.
Weiß, parno, apono.
Weißbrod, deblano.
Weit, puchlo, dur.
Welcher, hawo hi (welcher ist's), hawi hi (welche ist's).
Welle, pleme.
Welt, bolepen.
Wenn, di.
Werfen, wusrit.
*Wespe, perreli.
Werden, waben.
*Wetter, wettera.
*Wie, har.
*Wieviel, gitschi.
*Wiese, lunka.
*Wiesel, lisla.
Wildschwein, bikarisch, krohilo.

Wind, bear, balval, auch *pra-
Winter, wendo. [wul.
Wir, men, ami.
Wirth, wirthus, gertschomàri.
Wirthshaus, reischimmo.
Wissen, me tschana (ich weiß).
Witwe, pibli, pewli.
*Witwer, piblo.
Wo, gai; gai hal, wo bist du.
Woche, gorgò, efta.
*Wofür, hoske.
Wolf, ru.
Wolke, felkhoeschnodi.
Wolle, puzhum, *poschomm.
Wort, lab, alo, *law.
Wunde, tschinepenn, radeli.
Wurm, kirmo.
*Wurzel, traþ.

Z.

Zahl, ghin.
*Zählen, ginaf.
*Zahlen, plesseraf.
Zahm, gammlo.
Zahn, dant, darija.
Zange, schirija, zanga.
Zanken, tschingeraf, zhinger.
*Zart, diknoschukker.
*Zauberer, dschowajano, dschanimankuru.
Zaum, sawari.
Zäh, maneleskekso.
Zähren, swa.
Zechen, biaf.
*Zehe (Fuß-), paltscho.
Zehn, desch. [de.
*Zehnfach, dehsche garter gen-
Zeit, tschiro.
Zeitvertreib, kel.
Zelt, tschater, tanya, choer.
Zerbrechen, bakkeraf.
Zerreißen, chinglet.
Ziege, ketschka, jeschingheri, *puschnin.
Zigeuner, romnitschel, romino, auch mellele, roma, sinte, tschel.
Zimmer, isema, *isba.
Zinn, ortschitsch, tschino.
Zirkel, rundo, zirklo.
Zitter, tschilhiman, zitara.
Zorn, ch'holin.
Zu, basch; zu dir, basch dude.
Zuchthaus, dawèskero kehr.
Züchtig, latscho.
Zucker, gudlam.
Zukunft, gopopenn.
Zuletzt, pahle.
Zunder, jeschka.
Zunge, tschipp.
Zuvor, doska.
Zuweilen, bissleste.
Zwang, dukk.
Zwanzig, bisch; bisch jek, einundzwanzig.
Zwei, dui; der Zweite, o duito.
Zwergfell, gono.
Zwiebel, purum, lolipurum.
Zwillich, duipahschpochtamm.
Zwirn, thaw.
Zwischen, unter, maschkro.
Zwist, tschingerpenn.
Zwitter, zewittro.
Zwölf, deschadui, deschudi.

Cannstatt.
Gedruckt bei C. F. Richter.